MURRAY LIBRARY

THÉATRE COMPLET

V

LE LÂCHE

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART DU PRÉSENT OUVRAGE QUARANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, DONT SIX HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 34 ET DE 35 A 40.

Tous droits de traduction, d'adaptation, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by H.-R. Lenormand, 1926.

LE LÂCHE

Pièce en quatre actes et dix tableaux

représentée pour la première fois à Paris, sur la scène du Théâtre des Arts, le 1er décembre 1925, par la Compagnie Pitoëff.

23813

PERSONNAGES

JACQUES	MM. PITOËFF.
CHARLIER	HENRI VERMEIL.
LE PROFESSEUR HIRTZ	CARPENTIER.
LE RUSSE	LÉON LARIVE.
L'INTERNÉ	GEORGES DE VOS.
ÉTIENNE, le danseur	CLÉMENT NAUNY.
PREMIER MUSICIEN	JEAN HORT.
DEUXIÈME MUSICIEN	ÉTIENNE ARMAND.
LE MÉDECIN	A. BRÉVAL.
LE PERSONNAGE MASQUÉ (plus tard le Monsieur en gris)	JEAN D'YD.
THÉRÈSE	Mme LUDMILLA PITOËFF.
LA DEMOISELLE	JEANNE FUSIER.
Mme YSTAD	MARIE KALFF.
LA MARQUISE D'AQUA-TINTO	NORA SYLVÈRE.
LA VIEILLE DAME	ALICE REICHEN.
NATACHA, la danseuse	ÈVE CASALIS.
FRIDA, la bonne	GRINEWSKY.

COMPARSES :

LE NÈGRE	MM. E. PONTI.
LE DIRECTEUR DE L'HOTEL	A. TROUSSEL.
UN VIEILLARD	HENRI GAULTIER.
DEUX PORTIERS D'ÉTAGE	VALENTIN et LAONET.
UN SOMMELIER	RIÉRA.
LA PIERRETTE	Mme JEANNE TISSERAND.
LA GROSSE DAME	BEAUCLAIR.
LA DAME DE COMPAGNIE	X...

La scène se passe en 1915-1916, dans une station d'altitude de la Suisse orientale, puis à Montreux.

LE LÂCHE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

La galerie de cure d'un hôtel, à Selvas, l'hiver. Les malades sont étendus sur des chaises longues, dans des sacs de fourrure. Ils sont au plein air, séparés par une balustrade d'un désert de neige, étincelant sous un ciel bleu sombre, profond comme l'éternité. Au milieu, une chaise longue est vide.

Au lever du rideau, silence.

CHARLIER, *un Parisien de vingt-huit ans, au parler mordant.*

Il fait beau.

LE PROFESSEUR, *un Allemand quinquagénaire. Une intelligence bienveillante dans un corps massif. Des lunettes jaunes, les joues balafrées. Il parle sans accent, avec une correction un peu lourde.*

Oui, je crois que nous en avons fini avec les

brouillards. Cette lumière qui devient jaune à trois heures... ce grand froid nouveau qui tombe on ne sait d'où... c'est bien l'hiver.

CHARLIER

Dix-huit au-dessous, hier soir. Vous avez remarqué le ciel ?

LE PROFESSEUR

J'ai regardé Sirius au télescope. Une pierre bleue transparente.

CHARLIER

Moi, je suis sorti. Je n'ai jamais vu la lune aussi énorme. Dans la rue, l'ombre des maisons était couleur café au lait. Et la neige criait ! On aurait dit que des alouettes se levaient sous vos pas.

Silence. L'heure sonne à un clocher.

MADAME YSTAD, *une femme du Nord, au regard d'une clarté déconcertante. Les joues ivoirines, touchées de rose, des petits enfants et des grands malades.*

Seulement quatre heures moins le quart. Et comme il fait déjà froid !

LA VIEILLE DAME, *une créature momifiée par un demi-siècle de précautions, de craintes et de souffrances.*

C'est mauvais pour les rhumatismes, ce froid. Demain, je ferai la cure dans ma chambre. Je dirai au

docteur que j'ai de la température. Il faudra bien qu'il me laisse au lit.

LA DEMOISELLE, *une vieille fille de trente-huit ans, nerveuse, tendre, irritable et dévote. A Mme Ystad.*

Vos températures baissent-elles un peu ?

MADAME YSTAD

Non. Je me réveille tous les matins avec des 38°.

LA DEMOISELLE

Et le soir, combien ?

MADAME YSTAD

38°,7... 38°,9.

LA DEMOISELLE

Vous ne devriez pas descendre. Vous êtes imprudente.

MADAME YSTAD

J'ai été prudente pendant dix ans. Vous voyez où j'en suis.

LA DEMOISELLE

J'ai fait des 39° tout un hiver et je suis pourtant guérie.

Mme Ystad soupire. Silence.

LE PROFESSEUR

Le médecin m'autorise maintenant à faire une demi-heure de ski tous les jours. Hier, je suis monté jusqu'à l'Alpe Madrisa.

MADAME YSTAD

L'Alpe Madrisa ? On la voit d'ici, n'est-ce pas ?

LE PROFESSEUR, *indiquant l'endroit.*

C'est là, chère madame Ystad.

MADAME YSTAD

Je croyais qu'à cette hauteur, dans ce désert, il n'y avait plus trace de vie. Pas du tout. Je regardais l'endroit, ce matin, au télescope. J'ai vu un couple d'oiseaux blancs qui traversait gravement les champs de neige, à petits pas frileux. Je me demande où ils pouvaient aller. (*Silence.*) C'est singulier de penser qu'il y a des milliers d'endroits encore plus proches, plus accessibles, et qu'on mourra sans y être allé. Quelle petite place tient un malade ! Toujours couché en un même lieu. Si l'on pouvait calculer la surface du globe sur laquelle ses pieds se sont posés, je suis sûre qu'on arriverait à un chiffre dérisoire. Je n'aurai peut-être pas foulé de la terre plus grand qu'un champ ou un jardin.

LE PROFESSEUR, *faussement jovial.*

Bah ! vous guérirez, chère madame Ystad... et vous imprimerez la trace de vos jolis pieds sur d'immenses champs de neige... sur les sables de l'Afrique... sur...

MADAME YSTAD

Ne dites pas de sottises, Professeur.

CHARLIER

A-t-on des nouvelles de la petite Bulgare du sanatorium helvétique ?

LA DEMOISELLE, *d'un ton de reproche.*

Elle est morte ce matin. Vous ne le saviez pas ?

LE PROFESSEUR

Ach ! pauvre jeune fille !

CHARLIER

Elle sentait légèrement le cadavre, depuis quelques mois. Elle avait beau entasser des fleurs dans sa chambre, au bout d'un quart d'heure, l'odeur perçait quand même. C'est pour cela qu'on a cessé de lui faire la cour... (*Un temps.*) Et puis, elle était devenue trop maigre.

MADAME YSTAD

Je vous en prie, monsieur Charlier.

Un silence. La Demoiselle le regarde avec malveillance. Frida, la bonne, apporte au Professeur des journaux et un verre de lait.

LE PROFESSEUR

Merci, Frida, merci.

Elle sort. Il parcourt les journaux.

LA VIEILLE DAME

Eh bien, monsieur le Professeur, parle-t-on de la paix, dans vos journaux ?

LE PROFESSEUR

Oui, Madame. Patientez un peu. La guerre sera finie au printemps.

LA VIEILLE DAME

Dieu vous entende !

LA DEMOISELLE, *au Professeur.*

En attendant, vos troupes viennent de remporter une assez belle victoire.

LE PROFESSEUR, *modeste.*

Ce n'est qu'un succès local. Par contre, en Orient, vous nous avez infligé une raclée !

LA DEMOISELLE, *méprisante.*

Oh, c'est si loin, l'Orient !
Un silence.

LE PROFESSEUR, *dans son journal, hochant la tête.*

La situation intérieure s'aggrave, chez nous. Le lait manque. (*Il boit.*) Les enfants meurent.

LA DEMOISELLE, *apitoyée.*

Pauvres petits !

CHARLIER, *indifférent.*

Chez nous, c'est le charbon qui manque. Les vieillards crèvent.

LA DEMOISELLE, *aigre.*

Ah ! s'ils allaient un peu plus à la messe, Dieu trouverait bien moyen de les secourir.

CHARLIER

Dieu ? Il ne chauffe même plus ses églises !

La Demoiselle hausse les épaules. Après quelques secondes, le Professeur rit. Silence.

LA VIEILLE DAME

En somme, pourquoi les hommes ne veulent-ils pas finir cette guerre ?

LA DEMOISELLE, *vivement.*

Parce qu'ils sont méchants.

Un silence.

LE PROFESSEUR, *tournant une page.*

Pour qui donc est cette chaise longue ?

CHARLIER

Pour le monsieur qui est arrivé hier avec sa femme.

LE PROFESSEUR

Qui est-ce ?

LA DEMOISELLE

Un peintre. Un compatriote à moi. (*Un silence. A Charlier.*) Vous savez que je pars la semaine prochaine ?

CHARLIER, *incrédule.*

Mais non.

LA DEMOISELLE

Si. Muotta m'a auscultée hier. Il n'entend plus rien. J'en ai assez, de ce tombeau. J'irai en Italie.

CHARLIER

Peuh ! Vous n'irez pas plus loin que Zurich ou Berne.

LA DEMOISELLE

Pourquoi donc ?

CHARLIER

Vous verrez. Vous vous sentirez déprimée. Vous consulterez. Et comme il y a, dans ces deux villes, des complices de Muotta qui vous menaceront d'un crachement de sang, vous prendrez peur, vous remonterez. Muotta vous gardera encore cinq ou six années.

LA DEMOISELLE

Pas si je suis guérie.

MADAME YSTAD

On n'est jamais guéri, avec Muotta. Il ne veut pas qu'on guérisse. Il vous suggérera que vous avez une rechute et vos températures s'élèveront. Vous recommencerez à tousser. Je le connais. J'ai passé deux ans dans son *sana*.

CHARLIER

Il arrive à prolonger la maladie par l'hypnose.

Il possède le pouvoir de développer les toxines de la tuberculose, celles qui assoupissent, qui engourdissent la volonté. Chez lui, on devient passif, résigné, comme un cobaye dans le laboratoire.

LA DEMOISELLE

Moi, je ne suis pas dans ses griffes. Je me soigne à l'hôtel. Il ne me voit que deux fois par mois.

CHARLIER

Oui. Depuis quatre ans... Je connais des femmes qui n'ont jamais été malades et qui ne peuvent pas lui échapper.

LA DEMOISELLE

C'est bien leur faute.

CHARLIER

Pas tout à fait. Il les dégrade. Il les rend amoureuses.

LA DEMOISELLE, *incrédule.*

De lui ?

CHARLIER

Non. De leur maladie. Elles se prennent à aimer la cure, les opérations, les sérums, les poisons qu'il leur injecte.

LA DEMOISELLE

Quels poisons ?

CHARLIER

Dès qu'elles souffrent des nerfs, elles tendent le bras en demandant une piqûre... Et il les pique.

MADAME YSTAD

C'est exact. J'ai une amie russe qui est chez lui. Il l'abrutit avec du véronal pour lui voler ses secrets.

CHARLIER, *à la demoiselle.*

Qu'est-ce que je vous disais ?

LE PROFESSEUR

Ach ! mais c'est un malfaiteur, ce Muotta.

CHARLIER

Non, c'est un médecin.

LE PROFESSEUR

Il faudrait le traduire en justice !

CHARLIER

Pourquoi ? Parce qu'il ment toujours et qu'il gagne trop d'argent ? Ça ne suffit pas. Si sa maison ne lui avait pas coûté un million, ce serait probablement un docteur, — je ne dis pas intelligent, — mais consciencieux. C'est un excellent père, un mari modèle... C'est un homme comme tout le monde.

LA DEMOISELLE

C'est un bon chrétien ; voilà pourquoi vous ne l'aimez pas !

CHARLIER, *souriant.*

Vous, ce n'est pas seulement pour ça que vous l'aimez.

LA DEMOISELLE

C'est parce qu'il m'a rendu la santé, je l'avoue.

CHARLIER

Et aussi parce que, depuis la guerre, il prend parti contre votre pays. Si vous croyez que je ne vous connais pas !

LA DEMOISELLE, *rougissant.*

Vous êtes stupide !

LA VIEILLE DAME

Est-ce vrai qu'il vient de gagner quinze mille francs à un de ses malades ?

CHARLIER

Au baccara, oui ; et, la veille, le pauvre diable avait craché six mille francs de note.

LE PROFESSEUR, *croyant faire un jeu de mots.*

Hé, hé, quel crachement !

CHARLIER

Non, ce n'est pas drôle, en français.
Silence. L'heure sonne.

LA VIEILLE DAME, *se levant.*

Je vais prendre ma température.

CHARLIER, *même jeu.*

Moi aussi. J'avais 37°,2, ce matin.

LA DEMOISELLE

Eh bien, c'est normal.

CHARLIER

Normal, normal.. C'est une température à surveiller.

LA VIEILLE DAME, *lui prenant le bras.*

Vous avez bien raison d'être prudent. Moi, quand j'ai 37°,2...

Ils sortent en parlant.

LA DEMOISELLE

Il joue le sceptique... Il se moque des médecins. Au fond, c'est le plus timoré de nous tous.

LE PROFESSEUR

Il vous agace toujours ?

LA DEMOISELLE

Oui. Je ne peux plus le supporter. C'est en partie à cause de lui que je pars.

LE PROFESSEUR

Vous pouviez changer d'hôtel.

LA DEMOISELLE

Oh, j'aurais trouvé des compatriotes partout.

LE PROFESSEUR *agacé.*

Ach, chère Demoiselle, que vous êtes morbide !

LA DEMOISELLE

J'avoue que les Français m'irritent.

LE PROFESSEUR

Pourquoi ?

LA DEMOISELLE

Parce qu'ils ne veulent pas s'avouer vaincus et finir la guerre.

LE PROFESSEUR

La France n'est pas encore vaincue.

Jacques et Thérèse entrent de droite. Il a très mauvaise mine. Il s'appuie sur le bras de sa femme qui porte un plaid.

JACQUES, *un Français de trente-deux ans, cheveux noirs, barbe rare. Son visage inquiet, qui s'éclaire parfois d'une gaieté enfantine, est le miroir d'une âme d'artiste, craintive, jouisseuse et impressionnable.*

C'est ici ?

THÉRÈSE, *trente ans, la sagesse tendre, la résignation de la compagne, et, nécessairement, de la victime. Elle tuerait pour son bourreau.*

Oui. J'ai fait mettre une chaise longue. Étends-toi *(Il s'étend, aidé par sa femme.)* Tu n'auras pas froid ?

JACQUES

Laisse-moi toujours le plaid.
Il tousse.

THÉRÈSE

Comment te sens-tu ?

JACQUES

Essoufflé... Ce docteur habite si loin... Cette rue en pente.

THÉRÈSE

C'est l'auscultation qui t'aura fatigué.

JACQUES

Peut-être.

THÉRÈSE

Repose-toi. Je reviens dans un moment.
Elle sort. Silence. On l'observe et il observe.

LE PROFESSEUR

C'est la première fois, Monsieur, que vous venez à Selvas ?

JACQUES

Oui, Monsieur.

LE PROFESSEUR

En général, l'impression est fâcheuse, au début... et puis, on s'habitue.

JACQUES

Fâcheuse, je ne dirais pas... surprenante plutôt.

Ce repli de montagne où les hôtels se sont mis à pousser dans la neige. Ces centaines de corps allongés dans des sacs, comme des momies. Ces centaines de têtes bien éveillées, qui pensent exclusivement chacune à son corps, à une partie de son corps, à un poumon, à une glande, à un os... et le tout emporté à travers cet immense éther glacial... Oui, c'est étrange. Un peu ridicule, peut-être.

LE PROFESSEUR, *riant.*

Très ridicule !

JACQUES

Enfin, si l'on retrouve ici la santé...

LE PROFESSEUR

Vous êtes malade, Monsieur ?

JACQUES

Je crains d'être un peu touché.

LE PROFESSEUR

Vous avez consulté un médecin ?

JACQUES

Oui, le docteur Werner.

LE PROFESSEUR

Ce n'est pas un aigle, mais il est consciencieux.

JACQUES

Ah ?... Il ne s'est pas définitivement prononcé.

Il doit encore faire des analyses, une radiographie.

LE PROFESSEUR

Sans doute... c'est à la guerre, Monsieur, que vous avez contracté...

JACQUES, *vivement.*

Non. J'étais malade avant. J'ai été libéré sur un simple examen médical.

LE PROFESSEUR, *hochant la tête.*

Je vous félicite... Je vous félicite.

JACQUES

Il y en a tant, n'est-ce pas, qui n'ont pas été reconnus malades...

LE PROFESSEUR

... et qui sont morts à la caserne...

JACQUES

... ou au front...

LE PROFESSEUR

Sans même avoir été soignés.

JACQUES

Oui. Chez nous, certains majors sont de vraies brutes.

LE PROFESSEUR, *gravement.*

En Allemagne, ce sont des sauvages, des Huns !

JACQUES, *souriant.*

Ah, vous êtes...

LE PROFESSEUR, *même jeu.*

Oui, Monsieur, un Boche, un barbare, un sous-barbare!

JACQUES, *sincèrement.*

Enchanté, Monsieur.

LE PROFESSEUR, *avec élan.*

Moi de même. (*Un silence.*) On disait tout à l'heure, Monsieur, que vous étiez artiste?

JACQUES

Je suis peintre.

LE PROFESSEUR

Est-ce que beaucoup de vos confrères ont été tués?

JACQUES

Pas mal... surtout des jeunes... des inconnus. Et chez vous?

LE PROFESSEUR

Au début, ce furent de véritables hécatombes d'intellectuels. Mais, à présent, notre gouvernement met discrètement à l'abri certains d'entre eux. Je trouve qu'il a raison.

JACQUES

Mille fois raison!

LE PROFESSEUR, *finissant son lait.*

Si la pensée est détruite, qu'adviendra-t-il de la cité ?

JACQUES

Platon a dit : « La cité est fille de la pensée. »

LE PROFESSEUR

Très juste !

JACQUES, *se reprenant.*

Non, c'est le contraire : « La pensée est fille de la cité. »

LE PROFESSEUR

Aussi très juste. *(Regardant sa montre.)* Ma cure est terminée. *(Il se lève.)* Monsieur, j'espère que nous ferons plus ample connaissance.

JACQUES

J'en serai charmé, Monsieur.
Poignée de main.

LE PROFESSEUR, *à la Demoiselle.*

Venez-vous au concert, chère Demoiselle ?

LA DEMOISELLE

Mais oui, pourquoi pas ?

MADAME YSTAD, *à la Demoiselle.*

Puis-je vous prier de me mettre dans l'ascenseur ?

LA DEMOISELLE

Avec plaisir.

Elle l'aide à se lever. Le Professeur sort. La Demoiselle soutient Mme Ystad et sort lentement avec elle. Jacques reste seul.

THÉRÈSE, *entrant à droite.*

Tout seul ?

JACQUES

Oui. Je crois que je leur fais peur.

Il tousse avec exagération.

THÉRÈSE

Ils t'ont parlé ?

JACQUES

L'Allemand, l'homme aux lunettes, m'a posé des questions.

THÉRÈSE

Sur quoi ?

JACQUES

Sur ma tuberculose.

THÉRÈSE

Tu n'as pas exagéré ?

JACQUES, *gaiement.*

Non. J'ai joué le malade pudique. Le condamné qui avoue un peu de bronchite. Ça a pris ! Si tu avais vu ces trois paires d'yeux apitoyés. Je suis

sûr qu'en ce moment il parle de moi. Une des femmes soupire : « Pauvre garçon, il n'en a plus pour longtemps ! » Et l'Allemand répond : (*Imitant le Professeur.*) « C'est toujours la même chose, on se soigne trop tard, dans son pays. » ... Et le médecin, crois-tu que je l'ai roulé ?

THÉRÈSE

Pourvu que tu l'aies roulé !

JACQUES

Tu en doutes ?

THÉRÈSE

J'ai bon espoir. D'ailleurs, ce n'était pas très difficile. Il n'a pas l'air fort.

JACQUES

Encore fallait-il savoir s'y prendre. As-tu remarqué ma façon de respirer ?

THÉRÈSE

Non, si je t'avais regardé, j'aurais éclaté de rire.

JACQUES

Quand il écoutait à droite, j'aspirais normalement, profondément... et quand il écoutait à gauche... rapidement, par saccades. Il est impossible qu'il n'ait pas entendu de différence !

THÉRÈSE

Il n'a pas dit qu'il en entendait.

JACQUES

Tu n'as pas vu sa mine soucieuse?... Je crains même qu'il ne me trouve trop gravement atteint pour rester dans cet hôtel et qu'il ne veuille me mettre au sanatorium. Ce ne serait pas drôle.

THÉRÈSE

Ma crainte, à moi, c'est que la radiographie ne lui démontre que tu te portes à merveille.

JACQUES, *dogmatique.*

La radiographie confirmera son impression première. Un médecin voit dans la photographie d'un poumon ce qu'il veut y voir, ni plus, ni moins. Werner, étant un spécialiste de la tuberculose, est atteint de la manie de la tuberculose. Il m'a jugé tuberculeux, *a priori*, du seul fait que je l'ai consulté. Et les ombres, les taches, les bavures, tous les petits accidents d'une épreuve radiographique, il les interprétera comme des lésions ou des adhérences.

THÉRÈSE

Pourquoi n'a-t-il pas parlé de râles? Ces gens-là parlent toujours de râles.

JACQUES

Pour ne pas t'effrayer, tout simplement.

THÉRÈSE

D'ailleurs, il n'a parlé de rien. On ne sait pas ce qu'il pense.

JACQUES

Il n'a peut-être pas parlé, mais il a écrit. Quinze lignes de notes. Et il m'a dit de commencer la cure aujourd'hui même, de revenir la semaine prochaine, de prendre mes températures, de faire faire une analyse.

THÉRÈSE

On ne trouvera pas de bacilles.

JACQUES

On trouvera des bacilles morts.

THÉRÈSE

Pourquoi morts ?

JACQUES

C'est ce qu'on trouve, à Selvas, aux gens qui n'ont pas de bacilles. (*Frida vient chercher le verre du Professeur. Jacques tousse. Quand Frida est sortie :*) Ah, dis donc, tu m'achèteras un crachoir.

THÉRÈSE

Pourquoi faire !

JACQUES

Pour cracher, tiens ! C'est indispensable. Tout vrai tuberculeux crache dans un crachoir... (*Elle rit. Il la serre contre lui.*) Aujourd'hui, pour la première fois, peut-être, j'ai l'impression que la guerre est finie pour nous deux, ma chérie !

THÉRÈSE, *battant silencieusement des mains.*

Quel bonheur !

JACQUES

Quand on a mesuré cette énorme absurdité et qu'on se dit : « Pas toi ! Jamais toi !... » ça vous monte à la tête... C'est comme de l'Asti au sommet d'une montagne.

THÉRÈSE, *âprement.*

Ah ! elle peut durer, maintenant, leur guerre ! Ils ne t'auront pas !

JACQUES

L'homme est bête. Il n'ose même plus dire qu'il aime la vie. Il la jette en pâture à des mots effroyables, que, moi, je ne comprends pas. Est-ce que la vie n'est pas très précieuse ? Et que puis-je connaître au delà ?

THÉRÈSE

Il n'y a rien au delà.

JACQUES

N'importe quelle vie ! Même sans amour, sans gloire, dans le mépris, dans la misère... Seulement respirer, seulement regarder le ciel, l'horizon, les rues... Il y a pour moi des instants si merveilleux que, pour continuer à les vivre, j'abandonnerais en souriant tout ce que les hommes défendent dans leur sang. Hier, dans le traîneau, est-ce que

tu n'étais pas heureuse, pendant que nous traversions les forêts et les champs de neige? Ce bleu terrible, cet espace qui recule toujours devant la pensée... et ces hauts arbres secouant parfois dans le silence un brouillard de poudre blanche...

THÉRÈSE

Oui, je me sentais heureuse... et presque méchante en même temps.

JACQUES, *étendu sur le dos, regardant le ciel.*

Ah, c'est que la lumière est comme du vin, ici !... On la voit ruisseler sur ses mains, on la touche, on la boit... et elle est si forte, si pure, elle coule de si loin et à tels flots qu'on chancelle comme des ivrognes !... On est saouls !

THÉRÈSE.

Non, ce n'est pas la lumière qui me grise.

JACQUES

Et qu'est-ce donc?

THÉRÈSE, *bas.*

Je ne trouve pas le mot... La liberté, peut-être. Ou l'amour... ou, comme tu disais, vivre, simplement... être ici, quand les autres... C'est si doux... et si amer...

JACQUES

Ah, pourquoi ne veulent-ils pas comprendre?

THÉRÈSE

Comprendre quoi, mon chéri ?

JACQUES

Je ne sais pas si l'homme doit être bon, raisonnable, s'abstenir du meurtre, aimer ses frères... mais je sais qu'il doit vivre... Je ne sais même rien d'autre.

DEUXIÈME TABLEAU

La galerie de cure. Quatre heures de l'après-midi, en janvier. Le jour baisse. La neige devient rose. Thérèse brode, assise sur la chaise longue de son mari.

LE PROFESSEUR, *entrant.*

Vous savez, l'Amérique va déclarer la guerre à l'Allemagne !

THÉRÈSE, *distraite.*

Ah, vraiment ?

LE PROFESSEUR, *hochant la tête.*

L'Allemagne est perdue.

Il passe. Jacques entre de droite, un moment après.

THÉRÈSE

Ah, te voilà ?

JACQUES

On n'a pas téléphoné de chez Werner ?

THÉRÈSE

Non, mon chéri.

JACQUES

Singulier, qu'il n'envoie pas les résultats de l'analyse... Tu ne l'as pas trouvé un peu énigmatique, à notre seconde visite ?

THÉRÈSE

Peut-être.

JACQUES

Enfin, attendons.

Mouvement de sortie.

THÉRÈSE

Ah, tu sais, il paraît que l'Allemagne est perdue. Elle vient de déclarer la guerre à l'Amérique.

JACQUES, *sortant.*

Tiens, je n'aurais pas cru.

Elle reprend sa broderie. Charlier entre de droite, s'approche.

CHARLIER

Quel délicieux travail, Madame !

THÉRÈSE

C'est un étui à serviette, Monsieur.

CHARLIER

N'importe. C'est ravissant. (*Silence, Il s'assied. Onctueux.*) Vous avez raison de ne pas vous abandonner à l'oisiveté. Le travail seul peut faire oublier la tristesse d'un endroit comme Selvas. Savez-vous que nous sommes emprisonnés dans un hôpital, Madame ? (*Silence.*) Vous me direz qu'on y trouve des distractions... Non. Ce n'est que la caricature de la vie mondaine. Une caricature grimaçante et cruelle... Car, enfin, ces femmes qui dansent le tango tous les soirs, ces hommes qui sablent gaiement le champagne avec elles, que sont-ils ?... Des condamnés cherchant un peu d'oubli, un moment d'illusion !

THÉRÈSE

Ils feraient mieux de se soigner.

CHARLIER

Ah, c'est que l'amour du plaisir est si tenace, Madame ! C'est lui qui s'éteint en dernier. Moi qui suis à peu près guéri je cherche vainement ici... (*La fixant*) l'être sain, jeune, robuste, qui consentirait à...

THÉRÈSE, *se levant brusquement.*

Excusez-moi, Monsieur, je n'ai plus de fil.

Elle sort à droite. La Demoiselle est entrée à gauche.

LA DEMOISELLE, *méprisante.*

Alors, celle-là aussi ?

CHARLIER

Pourquoi pas? Elle est bien. Pas déformée par la maladie. Elle se tient droite.

LA DEMOISELLE

Vous perdez votre temps. Il faut attendre que le mari soit mort.

CHARLIER

Soit, j'attendrai.

LA DEMOISELLE

Vous me répugnez profondément.

CHARLIER

Vous me le dites souvent.

LA DEMOISELLE

Moins souvent que je ne le pense. Je sais bien qu'en général la vie des athées est un égout, mais j'en ai rarement vu d'aussi ordurière que la vôtre. Et le plus singulier, c'est que vous vous trouvez irréprochable.

CHARLIER, *riant.*

J'avoue que mes crimes ne m'empêchent pas de dormir.

LA DEMOISELLE

Vous devez oublier. C'est la seule explication possible. Si vous vous rappeliez vos actions, leur poids vous étoufferait. Vous oubliez certainement.

CHARLIER

Mais non, mais non. Je me souviens et je vis content.

LA DEMOISELLE

Alors, vous êtes un monstre... Il y a trois ans, vous avez essayé de faire de moi votre maîtresse. La même année, vous avez séduit Mme Tatianov et vous l'avez abandonnée, au bout de trois semaines.

CHARLIER

Fatigante, Mme Tatianov. J'étais encore malade. Je ne voulais pas me tuer.

LA DEMOISELLE

Après deux mois de repos, vous avez débauché une jeune fille.

CHARLIER

Une jeune... Ah, la nièce du bijoutier? Parfaitement.

LA DEMOISELLE

Ensuite, vous avez abusé, par curiosité, d'une femme de quarante ans que vous avez immédiatement lâchée. Elle est devenue à peu près folle d'humiliation.

CHARLIER

Que voulez-vous ? Toutes les joies se paient.

LA DEMOISELLE

Alors a commencé la série des sommelières et des

filles de salle. Mais il est entendu que la souffrance des salariés ne compte pas.

CHARLIER

Elle coûte.

LA DEMOISELLE

Oh, vous vous êtes tiré d'affaire avec très peu d'argent et vous avez passé à Mme Stevens. Une de vos plus glorieuses conquêtes, n'est-ce pas ? Elle venait de perdre son mari. Comme elle était abrutie par les stupéfiants et par sa grande douleur, vous avez profité de son désarroi, vous l'avez probablement violée.

CHARLIER

Pas violée, consolée un peu brusquement.

LA DEMOISELLE

Et quand vous avez su qu'elle allait être mère, vous l'avez expédiée à Zurich, dans une clinique.

CHARLIER

Oui. Tout s'est très bien passé.

LA DEMOISELLE

Après, il y a eu la petite Bulgare. Vous lui avez joué la comédie du grand amour. Et, à peine vous aimait-elle, que vous l'avez quittée.

CHARLIER

Pardon. Je ne l'avais pas prise.

LA DEMOISELLE

Uniquement parce que vous aviez peur d'elle. Pensez donc : monsieur guérissait, tandis que son état, à elle, s'aggravait chaque jour. Si elle vous avait contaminé ! Quelle catastrophe !

CHARLIER

Elle était dangereuse.

LA DEMOISELLE

La pauvre enfant mendiait vos baisers. Vous n'osiez plus l'embrasser.

CHARLIER

Si, dans le cou.

LA DEMOISELLE

Quand vous avez appris sa mort, vous n'avez trouvé à dire que deux choses : « Elle était trop maigre et elle sentait le cadavre ! »

CHARLIER

Oh, on s'habitue à la mort.

LA DEMOISELLE

Vous avez essayé le même jeu avec Mme Ystad. Et si elle n'a pas souffert par vous, c'est sans doute qu'elle en aime un autre, car, depuis qu'elle est perdue, vous ne la regardez même plus. Il n'y a vraiment que les moribondes, les laiderons et les vieilles que vous n'ayez pas séduites ou essayé de

séduire, depuis quatre ans. Et vous n'avez aimé personne ! Vous avez menti, sans cesse ! Vous n'avez respecté aucun secret. Vous avez tout raconté, de toutes, à toutes ! Vous êtes incapable de tenir compte d'autre chose que de vos plaisirs et de votre santé... Voue ne pensez même pas à la guerre... Vous pensez à des fêtes de charité... à des tableaux vivants... Vous êtes devenu un amuseur sans bonté... une loque d'hôtel... pis encore, peut-être... Je vous connais... et pourtant, il y a en vous des pensées, des mobiles qui m'échappent. Je me demande parfois si cette vie de débauche n'en cache pas une autre, plus ignoble. Vous êtes si profondément dégénéré, que je vous crois capable de tous les crimes.

CHARLIER, *avec un rire forcé.*

Ha ! Ha ! C'est amusant de vous entendre parler de dégénérescence !

LA DEMOISELLE, *piquée.*

Suis-je dégénérée, moi ?

CHARLIER

Vous ne le saviez pas ? Cette haine de vos compatriotes, cet amour des Allemands, c'est une psychose. Si j'étais médecin, je l'appellerais : « Renversement des instincts affectifs. »

LA DEMOISELLE

Quand je rencontre chez un ennemi des qualités

de cœur et d'intelligence, je ne suis pas assez bornée pour ne pas les reconnaître.

CHARLIER

Et vos superstitions ?

LA DEMOISELLE

J'ai la foi. Je n'ai pas de superstitions.

CHARLIER

L'autre jour, dans la grotte de glace, vous étiez à demi asphyxiée de peur, vous poussiez des cris d'hystérique et vous disiez que, pour rien au monde, on ne vous ferait traverser seule cet endroit puni.

LA DEMOISELLE

Il y a vraiment des endroits punis, où les morts reviennent.

CHARLIER

Et le printemps dernier, cette nuit où la glace craquait sur le lac, vous entendiez gémir les âmes du purgatoire.

LA DEMOISELLE

J'ai pu me tromper, mais les âmes gémissent véritablement dans le purgatoire... Et puis, restons-en là, je ne discute pas religion avec les athées.

CHARLIER

Je me méfie de votre religion. Vous croyez aimer

le bon Dieu, la Vierge et les Saints... En réalité, vous me désirez depuis quatre ans.

LA DEMOISELLE, *révoltée.*

Oh ! c'est indigne, ce que vous dites là... C'est lâche ! C'est sale !

CHARLIER

C'est vrai. C'est même la raison pour laquelle vous me traitez aussi férocement. Vous ne supportez pas de me savoir inférieur à votre idéal.

Il se penche au-dessus d'elle pour l'embrasser. Elle le repousse.

LA DEMOISELLE

Ne me touchez pas.

CHARLIER, *lui touchant les cheveux du bout des doigts.*

Vous êtes quand même une bonne fille. Vous croyez à des tas de sottises. Au fond, j'aime ça. Et je sais bien que, si j'avais une rechute, vous êtes encore la seule dans cet hôtel qui me soignerait convenablement.

LA DEMOISELLE

Vous ne le méritez pas.

CHARLIER

A propos, est-ce que vous priez toujours pour moi ?

LA DEMOISELLE

Certainement, comme pour les malfaiteurs et les assassins.

CHARLIER

C'est très gentil.

LA DEMOISELLE

Moquez-vous. Le jour où vous rendrez compte de vos actions...

CHARLIER

Je ne me moque pas. Je vous trouve touchante. Et ce départ ?

LA DEMOISELLE, *confuse.*

Il est remis. Muotta me trouve un peu moins bien. Mais, en avril, il me permettra de descendre à Lugano.

CHARLIER, *lui tendant la main.*

Faisons la paix, voulez-vous ?

LA DEMOISELLE

Soit. Mais vous laisserez cette jeune femme en repos ?

CHARLIER

Pour vous faire plaisir. (*Poignée de main.*) Allons, venez vous promener.

LA DEMOISELLE

Si vous voulez. (*Ils vont sortir. Elle s'arrête.*)

Vous savez, le Professeur a dit que l'Amérique avait déclaré la guerre à l'Allemagne. Elle est perdue.

CHARLIER

Qui est perdue ?

LA DEMOISELLE

L'Amérique, bien entendu.

Charlier rit. Le Professeur entre de gauche.

LE PROFESSEUR

Je viens d'apprendre une bonne histoire. Je peux vous la raconter, on ne m'a pas demandé le secret. Je rencontre à l'instant le pharmacien Wolfram qui me dit : « Vous savez, le peintre français qui est à votre hôtel ? Eh bien, c'est un malade imaginaire. Il n'a ni bacilles, ni température. Ne tousse pas, ne crache pas... C'est un hystérique, ou un simulateur.

LA DEMOISELLE

Un simulateur ?

LE PROFESSEUR

On est mieux ici que sur le front, vous comprenez ?

CHARLIER

Comment Wolfram sait-il ?

LE PROFESSEUR

Le docteur Werner l'a dit à son assistant, qui l'a

répété à Mme Wolfram. (*Il rit. La Demoiselle fait la moue.*) Il a tout de même beaucoup de talent, ce jeune homme.

CHARLIER

Comme simulateur ?

LE PROFESSEUR

Non, comme peintre.

CHARLIER

Ah, mais cela n'empêche pas...

LE PROFESSEUR

Cela n'empêche pas quoi ?

CHARLIER

Ma foi... d'être un lâche...

Un silence. Une teinte rose apparaît au sommet des neiges.

LE PROFESSEUR

J'avais déjà remarqué... Il ne fait pas sa cure très régulièrement, il me semble.

LA DEMOISELLE

Non. Il se promène toute la journée.

CHARLIER

J'ai un ami qui fait du ski et qui l'a rencontré sur l'Alpe Vadatsch. C'est à deux mille cinq cents mètres... Les malades ne vont pas là.

LE PROFESSEUR

Quelle est sa situation militaire ?

CHARLIER

Peuh ! Il dit qu'il est réformé.

LA DEMOISELLE

C'est ce que disent tous les déserteurs.

LE PROFESSEUR

Oh, il ne doit pas être...

CHARLIER

Je ne pense pas non plus. Car, alors, il n'aurait aucun intérêt à faire le malade. Je crois plutôt qu'il est en congé réglementaire, qu'il craint un rappel et qu'il joue de la tuberculose pour essayer de rester à Selvas.

LA DEMOISELLE

En tout cas, c'est un drôle de personnage.

CHARLIER

Oui, pas trop d'intimité.

LE PROFESSEUR, *riant.*

Il n'a pas de chance, d'être tombé sur Werner !

CHARLIER

Non ! Muotta l'aurait bouclé pour cinq ans dans son *sana !*

Un silence, Le Professeur fait un signe et tous

trois s'étendent vivement sur leurs chaises longues. Jacques entre.

JACQUES

Bonsoir. (*Le Professeur et la Demoiselle font semblant d'être assoupis. Charlier se lève.*) Vous avez fini votre cure ?

CHARLIER

Oui. La demie va sonner. Bonsoir.
Il sort.

JACQUES

Bonne promenade. (*Il s'assied sur sa chaise longue et frappe le sol de sa canne à petits coups rapides. Le Professeur feint de se réveiller.*) Vous avez de la chance de dormir ici, monsieur Hirtz. Moi, je ne ferme pas l'œil.

LE PROFESSEUR, *brièvement, sortant de son sac.*

C'est l'altitude. Vous vous habituerez.

JACQUES

Voulez-vous que nous terminions notre partie d'échecs, en attendant ma femme ?

LE PROFESSEUR

Merci. Excusez-moi. J'ai un rendez-vous.

JACQUES, *étonné de la brusquerie de ces départs, se remet à frapper, crescendo, le sol de sa canne pour éveiller la Demoiselle. Elle continue à feindre de dormir. Il s'arrête, se penche vers elle et l'observe avec curiosité. Bas.*

Mademoiselle. (*Elle cligne des yeux.*) Pourquoi prétendez-vous dormir ?

LA DEMOISELLE, *contrariée.*

Je dormais. Vous venez de me réveiller.

JACQUES

Comment un simple chuchotement a-t-il pu vous réveiller, alors que ceci... (*Il frappe le sol de sa canne*) n'y est pas parvenu ?

LA DEMOISELLE

Je n'en sais rien. Je sais que je dormais. (*Aigre-douce.*) Je rêvais même de vous.

JACQUES

Tiens ?

LA DEMOISELLE

Un rêve assez invraisemblable : je vous voyais sur un champ de bataille.

JACQUES, *souriant.*

Ah ! sur un... C'est curieux. Et qu'est-ce que je faisais ? Je fuyais ? Je tournais le dos à l'ennemi ?

LA DEMOISELLE

Non. Vous marchiez à l'assaut.

JACQUES

Invraisemblable, en effet... Dites-moi, Mademoiselle, pourquoi cherchez-vous à me blesser ?

LA DEMOISELLE, *se levant.*

Oh, ne craignez rien. On ne meurt pas de ces blessures-là !

JACQUES

Je ne les sens même pas. Mais je voudrais savoir ce que vous avez contre moi.

LA DEMOISELLE

J'ai que vous n'avez rien.

JACQUES

Plaît-il ?

LA DEMOISELLE, *touchant sa poitrine.*

Vous n'avez rien ici. Werner l'a dit. Il vous a traité de simulateur,

JACQUES, *enchanté de comprendre.*

Ah, voilà !

LA DEMOISELLE

Je devrais vous féliciter d'être en si bonne santé. Mais je ne vous félicite pas...

JACQUES, *même jeu.*

Très bien. Très bien.

LA DEMOISELLE, *se touchant la place du cœur.*

Parce que, là-dedans non plus, vous n'avez rien !

JACQUES, *très aimable.*

Écoutez, Mademoiselle, si cela soulage vos nerfs ou vous amuse de me mépriser, ne vous gênez aucunement. Ce n'est pas que je dédaigne vos sarcasmes... Je les apprécie... Je sais que vous pouvez être mordante, spirituelle, ingénieuse. Logiquement, je devrais succomber sous la honte. Seulement, avec moi, voyez-vous...

Il se tait.

LA DEMOISELLE

Vous dites ?

JACQUES

Non, c'est inutile. Vous ne comprendriez pas. (*Il regarde les montagnes.*) Dieu, que cette heure est belle ! (*Un silence.*) Puis-je vous offrir une tasse de thé, Mademoiselle ?

LA DEMOISELLE

Merci, je n'en prends jamais,

JACQUES

Un peu de chocolat ?

LA DEMOISELLE

Non plus.

JACQUES

Un gâteau ?

LA DEMOISELLE

Je n'ai pas faim.

JACQUES

C'est l'heure de la promenade. Voulez-vous nous accompagner jusqu'au calvaire, comme l'autre jour ?

LA DEMOISELLE

Merci... Une fois pour toutes.

JACQUES

Ah, comme vous dites bien cela !... C'est tellement plus net que le Professeur ! Vous n'êtes pas embarrassée, vous. Si vous aviez dix ans de moins, on vous aimerait, pour des mots pareils.

LA DEMOISELLE

Plaît-il ?

JACQUES

Rien. Je suis écrasé, foudroyé... Je me tais... et je m'esquive.

Fausse sortie.

LA DEMOISELLE

Restez, Monsieur. Je vous cède la place.

Elle sort à gauche. Il revient à sa chaise longue. Thérèse entre de droite.

JACQUES

Sais-tu pourquoi Werner ne m'a pas envoyé les résultats de la radiographie ?... Pourquoi il ne donne plus signe de vie, depuis quinze jours ?

THÉRÈSE

Est-ce qu'il a des soupçons ?

JACQUES

Oh mieux que cela ! Il est fixé, va.

THÉRÈSE

Tu l'avais trouvé énigmatique, à notre seconde visite.

JACQUES

Oui... Eh bien, l'énigme est résolue. Il a dit que j'étais un simulateur. Tout l'hôtel est au courant. Ah, on ne me ménage pas, depuis un quart d'heure.

THÉRÈSE, *en colère.*

C'est indigne, ce qu'il a fait là ! Tous les mêmes, ces docteurs : ou des imbéciles, ou des hommes sans conscience.

JACQUES, *souriant.*

On ne peut vraiment pas lui reprocher...

THÉRÈSE

Comment, pas lui reprocher ?... Il te trahit méchamment ! Et tu l'excuses ?

JACQUES

Tu oublies que je l'ai trompé.

THÉRÈSE

Il était lié par le secret professionnel.

JACQUES

Non, le secret professionnel oblige un médecin à se taire sur les maladies de ses clients, mais pas sur leur lâcheté.

THÉRÈSE

Il y aurait de quoi lui intenter un procès. Pense au tort qu'il te fait.

JACQUES

C'est une autre question.

THÉRÈSE

Sans compter qu'il peut se tromper.

JACQUES

Lui ?

THÉRÈSE

De plus intelligents ont soigné des gens qu'ils croyaient malades et qui ne l'étaient pas. Celui-ci te trouve bien portant : ce n'est pas une raison pour que tu le sois.

JACQUES

Tu plaisantes, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE

Je n'en ai pas envie.

JACQUES, *haussant les épaules.*

Je ne suis pas malade, voyons.

THÉRÈSE

Tu n'en sais rien.

JACQUES

Pas de ça, en tout cas.

THÉRÈSE

Je l'ignore. Je ne suis pas médecin. Tu as très mauvaise mine.

JACQUES

C'est entendu... Et je suis parfois fatigué. Ce sont les nerfs.

THÉRÈSE

C'est possible. En tout cas, avec une mine pareille, il faut qu'un docteur soit joliment méchant, pour dire que tu n'as rien aux poumons.

JACQUES, *riant.*

Bon ou méchant, il l'a dit !

THÉRÈSE

Il va falloir changer d'hôtel.

JACQUES

Pourquoi ?

THÉRÈSE

A cause des gens. Puisqu'on t'a fait sentir...

JACQUES

Oh, c'est sans importance.

THÉRÈSE

Je ne supporterai pas un mot désobligeant sur ton compte.

JACQUES

Tu n'auras pas à le supporter.

THÉRÈSE

Comment ?

JACQUES

J'ai l'impression qu'on ne nous adressera plus la parole.

THÉRÈSE

C'est encore pis !

JACQUES

Pourquoi donc ?

THÉRÈSE

Je ne veux pas te voir humilié par ces imbéciles.

JACQUES

Bah, tu t'y feras ! C'est beaucoup moins pénible que tu ne crois.

THÉRÈSE

Songe à ce qu'ils diront entre eux.

JACQUES

Tu ne l'entendras pas.

THÉRÈSE

Et ce qu'ils penseront de toi !

JACQUES

Tu penseras d'eux que ce sont des imbéciles... Ça te soulagera. Tu es trop exigeante. Tu veux que nous vivions ici, tranquillement, comme si la guerre n'existait pas et que rien, en nous, ne soit atteint ou diminué. Ce n'est pas possible.

THÉRÈSE

Tu as raison. Tu es parfaitement logique. Et je sens tout de même qu'à la longue...

JACQUES

A la longue ?

THÉRÈSE

Tu te révolteras toi-même contre le silence de ces indifférents. Tu mendieras leur estime et, s'ils te la refusent, tu les souffletteras.

JACQUES

Je ne crois pas. Écoute : il y a cinq minutes, cette demoiselle était avec moi. Elle me témoignait son mépris, à sa manière, qui est un peu pointue et provinciale. Moi, au lieu de la faire taire, ou de sortir, je lui renvoyais poliment la balle.

THÉRÈSE

C'est moi qui l'aurais mouchée, cette dévote !

JACQUES

Je m'offrais à ses sarcasmes. Je cherchais avec une sorte d'avidité l'occasion d'un nouveau soufflet.

THÉRÈSE

Mais pourquoi, mon chéri ?

JACQUES

Ça me faisait plaisir. (*Un silence. La nuit tombe. Les premières étoiles apparaissent.*) Regarde, voilà Sirius. As-tu remarqué, tout à l'heure, cette frange de lumière rose, le long des crêtes de neige?

THÉRÈSE

Oui. Je la remarque chaque soir.

JACQUES

Je la suivais avec volupté, pendant que cette personne me parlait, et une joie cruelle, presque insensée, m'envahissait.

THÉRÈSE

Une joie ?

JACQUES

Le jour où quelqu'un te reprochera un acte déshonorant, tu me diras si le mépris n'a pas son ivresse. Oui, comme l'amour, comme l'art, comme la débauche, comme tout ce qui vous prend aux

moelles... Je sais maintenant qu'on peut s'enfoncer dans la honte et ne pas courber la tête et rire intérieurement... et jouir de toutes les couleurs du ciel et de la terre... Plus on enfonce, plus on rit ! Et si l'on vous piétinait, si l'on vous crachait au visage, ce serait meilleur encore !

THÉRÈSE

Je ne comprends pas.

JACQUES

Il y a des idées qui vous traversent : d'abord, on les trouve absurdes ; et puis, un matin, sans qu'on sache comment, elles sont là, installées en vous, collées à votre âme comme des sangsues. Sais-tu pourquoi je ne pouvais pas être heureux, depuis que nous avons quitté la France ?

THÉRÈSE

Non.

JACQUES

Je me croyais en dette, lourdement en dette.

THÉRÈSE

Envers qui ?

JACQUES

Envers ceux qui meurent... les blessés qu'on ne ramasse pas... les pauvres diables qu'on torture des mois dans un hôpital. Je sais très bien que mon sacrifice n'aurait pas racheté une seule existence, pas

un spasme de douleur !... Mais c'était là une de ces absurdes sangsues dont le raisonnement ne délivre pas... Eh bien, à présent, je sens que ma dette imaginaire s'est allégée. La honte, une honte publique, acceptée, me délivre de ce fardeau. Puisque je n'ai pas payé de mon sang, comme les autres, j'aurai du moins payé de mon honneur. Comprends-tu ?

THÉRÈSE, *inquiète, le prenant dans ses bras.*

Je n'aime pas à te voir te tourmenter ainsi... Je voudrais qu'il n'y eût, pour toi, que de la lumière et des formes.

JACQUES

La pensée creuse son trou là où elle veut. Ce n'est pas ma faute.

THÉRÈSE

Ni la mienne, n'est-ce pas ?

JACQUES

Bien entendu.

Il tire son étui à cigarettes.

THÉRÈSE, *bas.*

Non, non ! Les malades ne fument pas.

JACQUES, *allumant une cigarette.*

Oh, à présent, plus besoin de se gêner !... Tiens, j'ai envie de travailler, ce soir !

TROISIÈME TABLEAU

Un tertre de neige, à deux mille mètres d'altitude. Jacques et Thérèse, en fourrures et jerseys blancs, sont étendus sur une couverture. Le ciel, absolument pur, est de ce bleu-noir qu'il prend parfois l'hiver, en très haute montagne. Violent soleil sur la neige.

Un silence. Jacques se renverse en arrière et fixe le zénith.

THÉRÈSE, *qui est assise à droite.*

Tu n'es pas fatigué ?

JACQUES, *sans changer d'attitude.*

Pas du tout.

THÉRÈSE

J'étais sûre que cela te ferait du bien, de grimper jusqu'ici. Nous devons être au moins à trois mille mètres.

JACQUES, *même jeu.*

Non, deux mille deux.

THÉRÈSE

Qu'est-ce que tu regardes ?

JACQUES

Le bleu. (*Silence.*) Quand on le regarde pendant

un certain temps, on le voit s'assombrir. Tu n'as pas remarqué ?

THÉRÈSE

Si... On dirait que le soleil n'éclaire pas.

JACQUES

Je ne sais pas si l'on peut rendre cela. Il faut que j'essaie. Je reviendrai demain avec mes couleurs.

THÉRÈSE

Pas demain. Tu seras fatigué.

JACQUES

Tu crois ?

THÉRÈSE

Mais oui. Repose-toi un jour ou deux.

JACQUES, *voyant son tableau.*

Si le soleil n'est pas sur la toile, on ne comprendra pas. On croira que c'est un effet de soir. Il faut qu'il soit là, comme un point incandescent... un éclatement d'obus... Et pourtant, le ciel sera noir.

Silence.

THÉRÈSE

A quoi cela tient-il ?

JACQUES

Quoi ?

THÉRÈSE

Cette grande lumière qui n'éclaire pas ?

JACQUES

Les rayons solaires fuient dans le ciel vide... A l'altitude où nous sommes, il n'y a plus de vapeurs... presque plus d'atmosphère... La lumière n'a rien à quoi s'accrocher... Alors, elle s'évanouit dans l'éther... elle cesse d'exister... elle devient de la nuit.

THÉRÈSE

Je ne comprends pas que tant de lumière puisse produire de l'obscurité.

JACQUES

Pourquoi ? Trop de bonheur se perd dans l'ennui... Trop de sécurité peut produire la crainte... Trop de... (*Il s'interrompt et sourit.*) Ah, non, tout de même pas.

THÉRÈSE

Qu'allais-tu dire ?

JACQUES, *souriant.*

« Trop de lâcheté peut produire le courage. » Ce serait difficile à soutenir.

THÉRÈSE, *regardant au-dessous d'elle.*

Comme la ville est mesquine, d'ici... On dirait une poignée de dés à jouer.

JACQUES, *fronçant les sourcils.*

Laisse donc la ville tranquille.

THÉRÈSE

Les montagnes paraissent moins hautes qu'en été. Vers l'Est, elles ont l'air de vagues de plâtre collées sur un vitrail bleu... C'est extraordinaire.

JACQUES

Tu sais que ce matin, la Demoiselle ne m'a pas rendu mon salut.

THÉRÈSE

Elle ne t'a peut-être pas vu.

JACQUES

Nous étions sur le même trottoir.

THÉRÈSE

Ne la salue donc plus, cette pimbèche ! (*Un silence. Elle désigne un point devant elle.*) Regarde comme les champs de neige scintillent, en face.

JACQUES

Oui, la lumière bondit de saillie en saillie... On dirait des plaques d'argent fondu. Vraiment, sur le bord de cette immensité, on cesse de comprendre.

THÉRÈSE

Quoi, mon chéri ?

JACQUES

Les hommes. Dans une ville, leurs absurdités, leurs férocités, leurs chimères nous sont encore accessibles. On est au milieux d'eux. Tout ce qui

nous entoure émane d'eux... et les explique, dans une certaine mesure. Mais ici, sur les confins de l'éther, leurs actions, leurs sentiments nous paraissent complètement obscurs. Est-il possible qu'il y ait, quelques centaines de mètres plus bas, des femmes qui viennent de se réveiller, qui s'inquiètent parce qu'on ne leur fait pas la cour ? des jeunes gens qui préparent une déclaration en se brossant les cheveux devant leur glace ? (*Silence.*) Et la guerre, est-ce que tu comprends la guerre, en ce moment ?

THÉRÈSE

N'y pense donc pas !

JACQUES

Au contraire. C'est d'ici qu'on peut le mieux la juger. Il faut vraiment faire un effort pour se persuader qu'une telle absurdité est réelle... Sur cette terre tombant dans l'espace, des millions d'hommes occupés à se détruire ! Des millions d'hommes ! Tous leurs cadavres entassés au même endroit ne feraient qu'une poignée de boue à la surface de la planète... Toutes leurs vies additionnées représenteraient à peine une minute de la vie de la terre... Cette terre elle-même n'est qu'un grain de sable dans l'infini ; sa durée, un battement des ailes du temps... Et il faut que les hommes se massacrent ! Je sais qu'il en va de même dans chaque goutte d'eau, dans chaque globule de sang... Mais, du moins, on laisse les grands mots de côté, quand il

s'agit de ces tueries-là ! On ne parle pas du patriotisme des phagocytes, ou de la lâcheté des bacilles de Koch ! Veux-tu savoir ce qui me paraît le plus ridicule ? C'est l'importance que l'homme attache à sa conduite personnelle par rapport à cette folie. Mais, bon Dieu ! puisque tout ce qui vit peut s'entretuer sans que la terre s'en émeuve, puisque la terre peut éclater sans que ces abîmes en tressaillent, qu'importe que moi, poussière d'une poussière, j'accepte ou je refuse la loi de mes semblables ?

THÉRÈSE

Ne te l'ai-je pas dit plus d'une fois ?

JACQUES

Il faut venir ici pour comprendre la stupidité de ses tourments !

THÉRÈSE

Il ne faut plus se tourmenter.

JACQUES, *se renversant en arrière.*

Ah non, tu as raison. Il faut s'enivrer de lumière... Il faut boire cette clarté noire qui règne entre les mondes... Il ne faut pas regarder en bas, mais en haut, où rien de vivant ne peut subsister... Il faut se réjouir du bleu sans air, du bleu sans poids, du bleu où l'homme étoufferait... Et non, se réjouir est encore trop humain. Il faut seulement regarder... bénir l'espace d'être vide et de ressem-

bler au néant... Et non... c'est encore trop humain... Il ne faut ni voir, ni sentir, ni penser... Il faudrait cesser d'être... s'endormir... tiens, en fixant cette paillette de neige... Elle tire l'œil comme un diamant... Elle se met à luire bleu-clair... jaune-vert... puis rouge... puis...

Il ferme les yeux.

THÉRÈSE

Qu'est-ce que tu as ?

JACQUES

Tu entends ce bruit d'ailes ?

THÉRÈSE

Oui... C'est une corneille... On ne la voit pas ; elle vole devant le soleil... Mais sa petite ombre se promène sur la neige... Quel silence ! On a beau prêter l'oreille, on ne peut entendre que ce battement d'ailes.

JACQUES, *appuyant la main sur son cœur.*

J'en entends un autre...

THÉRÈSE, *inquiète.*

Est-ce que tu souffres ?

JACQUES

Oui, depuis un instant.

THÉRÈSE

Où cela ?

JACQUES

Ici.

THÉRÈSE

C'est l'altitude... Il faut redescendre.

JACQUES

Ce n'est pas la première fois que cette douleur me prend.

THÉRÈSE

Tu ne m'en as rien dit.

JACQUES

Je pensais qu'elle passerait.

THÉRÈSE

Quand est-ce venu pour la première fois ?

JACQUES

L'autre nuit, vers deux heures du matin.

THÉRÈSE

Ça te faisait très mal ?

JACQUES

Assez. Cela m'a pris en dormant... Je rêvais... Un rêve pénible... Il y avait un soldat qui me poursuivait... Je voulais lui expliquer qu'il se trompait, qu'il ne fallait pas me tuer, que j'étais son ami, son semblable... Je ne pouvais pas... A la fin, comme je le sentais sur mes talons, je me retournai bêtement et il m'envoya son coup de baïonnette dans

la poitrine. Il aurait pu me transpercer... Non, il se contenta de me piquer ici, en souriant avec mépris... C'était un soldat français... La douleur m'a réveillé.

THÉRÈSE

Est-elle revenue depuis ?

JACQUES

Oui. Deux nuits après... sans le rêve, cette fois.

THÉRÈSE

Tu devrais en parler à un médecin. Peut-être est-ce nerveux, tout simplement.

JACQUES

C'est ce que je pense. (*Il respire avec précaution.*) Tiens, c'est déjà passé !

THÉRÈSE

Tu vois, ce n'était rien.

Il aspire profondément, à deux reprises.

JACQUES

Ah, qu'il fait bon ! Qu'il fait bon !

RIDEAU

ACTE II

QUATRIÈME TABLEAU

Le petit salon de l'hôtel. Un lieu triangulaire aux cloisons de bois noir. Deux canapés de velours à fond jaune. Un lampadaire allumé.

La vieille Dame est seule. Elle tâte ses bras en gémissant. Entre Charlier.

LA VIEILLE DAME, *geignant.*

Quel temps ! Quel temps !... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

CHARLIER, *qui a pris la liste des étrangers sur un guéridon et s'est assis.*

Température ?

LA VIEILLE DAME, *allant s'asseoir à côté de lui.*

Non. Ce sont mes rhumatismes. C'est affreux, vous savez, Monsieur, cette pluie qui s'est mise à tomber. On n'a jamais vu chose pareille au milieu de décembre. (*Charlier lit. La vieille dame continue.*) Oh, ma poitrine va mieux. Evidemment,

avec cet air mou je respire mal. Mais, de ce côté-là, je ne me plains quand même pas. Ce sont mes rhumatismes. Il n'y a rien à faire : je ne supporte pas la morphine. L'automne dernier, on a essayé de la cocaïne... Vous savez que cela m'a presque empoisonnée... Cela m'a soulagée quelques heures, oui. Mais il me venait des taches bleues sur les bras, Monsieur... (*Elle halette légèrement.*) Voyez-vous? Je ne peux plus respirer ! C'est cet air mou... (*Un silence. Charlier pointe un nom sur la liste des étrangers.*) Mon Dieu ! Mon Dieu ! Et cette guerre, Monsieur ! Cette guerre qui ne finit pas ! Voilà qui est mauvais aussi pour les pauvres malades. (*Elle geint. Charlier tourne une page.*) Vous avez entendu le canon, cette nuit ?

CHARLIER, *machinalement.*

Oui, Madame, oui.

LA VIEILLE DAME

Moi qui ne dormais pas, vous pensez l'impression que ça m'a fait ! Il n'y a pas à dire, la guerre se rapproche. (*Entre Mme Ystad, visiblement plus malade, les joues creuses sous le fard.*) Comment allez-vous, ce matin, ma chère enfant ?

MADAME YSTAD

Comme une mourante, merci.

LA VIEILLE DAME

Allons, il ne faut pas dire ces choses-là ! Moi, je

ne vais pas bien non plus. Mes rhumatismes ne me laissent pas de repos. Pourtant, je ne me plains pas. (*Charlier pointe un second nom, se lève et sort tout en lisant.*) Avec le temps que nous avons, ce n'est pas étonnant. Je ne peux pas supporter l'humidité... et il pleut ! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

MADAME YSTAD

Moi, pas depuis dix nuits.

LA VIEILLE DAME

Ma pauvre enfant ! Il faut prendre quelque chose. Pas de la cocaïne... mais avez-vous essayé le sulfonal ?

MADAME YSTAD

J'ai essayé de tout.

LA VIEILLE DAME

Pourquoi ne dormez-vous pas ? Est-ce l'altitude ?

MADAME YSTAD

Il paraît que ce sont les nerfs.

LA VIEILLE DAME

Eh bien, il ne faut pas s'énerver. Moi, quand je m'énerve, je prends un journal et je le déchire en petits morceaux. Ça me soulage tout de suite.

MADAME YSTAD

C'est la première phase... Vous n'avez pas encore eu envie de tuer quelqu'un ?

LA VIEILLE DAME

Allons, mon enfant, allons !

MADAME YSTAD

Vous ne vous pincez pas ? Vous ne vous mordez pas ?

LA VIEILLE DAME

Pourquoi ne restez-vous pas au lit ? Je suis sûre que vous avez de la température.

MADAME YSTAD

Comme d'habitude, 39°.

LA VIEILLE DAME

Et vous vous levez, avec des 39° ? Mais, mon enfant, c'est de la folie ! Moi, quand j'ai 37°,3, je reste au lit. Pourquoi êtes-vous descendue ?

MADAME YSTAD

J'ai peur, dans ma chambre.

LA VIEILLE DAME

Eh bien, je viendrai vous tenir compagnie... Je vous raconterai ma maladie en détail... Cent quatre-vingts crachements de sang, ma petite... oui, cent quatre-vingts... Deux pleurésies, huit mois de lit chaque fois... Et pourtant, vous voyez, je suis encore là !

MADAME YSTAD

Oh ! Oh ! Oh !

LA VIEILLE DAME

Qu'est-ce qu'il y a ? Vous souffrez ? Allons, remontez chez vous. J'irai vous faire une petite visite.

MADAME YSTAD, *mordant son mouchoir.*

Laissez-moi. Ne me parlez pas.

LE PROFESSEUR *entre, causant avec la Demoiselle.*

Évidemment, quand l'organisme s'est habitué au froid et que le temps varie brusquement, au tournant de l'année, c'est regrettable.

LA DEMOISELLE

C'est une épreuve. On ne discute pas une épreuve. On la traverse.

LE PROFESSEUR

Pas toujours. Le jeune Français du sanatorium est mort avant-hier.

LA DEMOISELLE

Je sais.

LA VIEILLE DAME

Mais je le croyais mieux ?

LE PROFESSEUR

Les chaleurs de décembre sont traîtresses... (*La regardant machinalement.*) Il y a de ces anciens malades qui paraissent incrustés dans leur maladie. On se dit : « Si ceux-là n'étaient pas tuberculeux, il

y a longtemps qu'ils seraient morts ! » Et, tout à coup, un dégel imprévu les emporte. Vous verrez que nous aurons encore des surprises.

LA VIEILLE DAME, *devant elle, pour se rassurer.*

Je me suis fait ausculter hier. Dieu merci, mes poumons sont en bon état. Mais je souffre beaucoup de mes rhumatismes.

LE PROFESSEUR, *pensant à autre chose.*

Ah, oui, des rhumatismes ?

LA VIEILLE DAME

Oui. Je n'ai pas fermé l'œil. Avez-vous entendu le canon ?

Charlier rentre, dépose la liste des étrangers et s'assoit, résigné.

LE PROFESSEUR

Je crois bien, plus distinctement que jamais. Vers deux heures, j'ai ouvert une fenêtre et j'ai pensé : diable !

LA VIEILLE DAME

Il n'y a pas à dire, la guerre se rapproche.

CHARLIER

Ah, il faut s'attendre à tout.

LE PROFESSEUR

Évidemment. s'il se produit une poussée du côté de la frontière.

LA DEMOISELLE

Eh bien ?

LE PROFESSEUR

Un des belligérants peut se trouver refoulé en Suisse.

LA DEMOISELLE, *agitée.*

En cas d'invasion, la ville est considérée comme un hôpital, n'est-ce pas ?

LE PROFESSEUR

Il paraît.

LA DEMOISELLE

J'espère qu'on mettra un drapeau de la Croix-Rouge sur l'hôtel.

LE PROFESSEUR, *plaisantant.*

Oh, vous savez, les hôpitaux, nous les visons.

CHARLIER

Nous, nous les atteignons par maladresse.

LE PROFESSEUR, *aimable.*

C'est plus délicat.

LA DEMOISELLE

Non. Dieu ne permettrait pas une horreur pareille.

Un silence. Jacques traverse le salon, les yeux baissés, sans faire attention à personne.

LE PROFESSEUR, *hochant la tête.*

Tout de même, ce Werner a mal agi. On ne jette pas le discrédit aussi légèrement sur quelqu'un.

LA DEMOISELLE

Si ce quelqu'un l'a trompé ?

LE PROFESSEUR

Ach ! Et lui-même, n'a-t-il jamais trompé personne ? Je ne dis pas par intérêt, mais par fausse humanité, par ignorance... Qui sait, après tout, si ce garçon ne fait pas de la tuberculose ?

CHARLIER

Il a mauvaise mine, c'est indéniable.

LA DEMOISELLE

Moi, je crois qu'il s'empoisonne avec ses couleurs. (*On sourit.*) Ce n'est pas si bête, ce que je dis là !... Il peint des effets de neige et de brouillard. Eh bien, tout ce blanc, c'est très malsain. Pensez aux ouvriers, dans les fabriques de céruse.

CHARLIER

Il peut être malade sans manger ses couleurs. S'il a quoi que ce soit au cœur, ou à l'estomac...

LE PROFESSEUR, *sagace.*

... ou à l'appendice !

CHARLIER

... croyez-vous que les médecins d'ici s'en apercevront?...

LE PROFESSEUR

Nous avons été un peu durs avec lui... Hier, je lui ai serré la main.

LA DEMOISELLE

Je vous admire, mais je ne suis pas encore prête à vous imiter.

CHARLIER, *ricanant.*

Votre charité ne s'exerce que sur les ennemis de votre pays : nous savons.

LA DEMOISELLE

La vôtre ne s'exerce que sur les jolies femmes : nous savons aussi.

CHARLIER

Pardon, j'ai été vous voir, l'an dernier, quand vous étiez si mal.

Le Professeur rit. Silence.

LA VIEILLE DAME, *sortant de sa torpeur.*

On n'ose pas sortir, d'un temps pareil... Cette pluie a fait fondre la neige. La rue est pleine de flaques d'eau... Le ciel est si bas... on dirait qu'il y a du coton dans l'air... On étouffe... on n'y voit pas... (*Désignant la lampe allumée.*) Onze heures du matin! C'est incroyable. (*Elle geint. Silence.*)

MADAME YSTAD, *tout à coup, devant elle.*

Ce jeune Français du sanatorium, il ne voulait pas s'avouer perdu. Jusqu'au dernier jour, il a nié sa maladie... Quand le prêtre est entré, il l'a renvoyé du geste... Il ne pouvait plus parler. Il ne voulait pas s'avouer qu'il crachait le sang... La garde s'est approchée de lui avec une cuillère pour lui vider la gorge... Il ne l'a pas laissée faire... Il est mort un quart d'heure après, étouffé par le sang.

LA DEMOISELLE

Quelle impiété! Moi, à la place du prêtre, je ne me serais pas dérangée.

MADAME YSTAD

C'était un jeune homme très religieux.

LA DEMOISELLE

Oh, par exemple!

LE PROFESSEUR

On ne sait pas comment on mourra.

LA DEMOISELLE

A quoi bon nier son mal? Se cramponner à la vie? C'est de la lâcheté, tout simplement.

MADAME YSTAD

Ou de l'amour, je ne sais pas... Il paraît qu'il avait demandé à me voir... Et on ne m'a pas fait la commission.

LE PROFESSEUR

Pourquoi ?

MADAME YSTAD

Négligence, ou méchanceté. On se conduisait très mal avec lui, au sanatorium. Le médecin ne l'avait pas ausculté depuis deux mois.

LE PROFESSEUR

Voilà un misérable.

MADAME YSTAD

Il ne payait pas sa pension. Les parents n'envoyaient plus d'argent. Ruinés par la guerre... Il était question de le mettre à la porte... Je suis allée hier au sanatorium pour lui porter des livres et c'est le concierge qui m'a dit que tout était fini... On ne m'a pas laissée monter dans sa chambre... Je n'ai pu voir que la garde. C'est dur, vous savez, de mourir tout seul... avec sa garde.

Un silence.

LE PROFESSEUR, *s'étirant et consultant sa montre.*

Mein Gott! Mein Gott! Seulement onze heures et quart !

LA VIEILLE DAME

Et la pluie qui ne cesse pas ! La rue est toute jaune.

LE PROFESSEUR

Gare aux hémoptysies ! (*Madame Ystad pleure doucement.*) Qu'y a-t-il, chère madame Ystad ?

LA VIEILLE DAME, *debout, auprès d'elle.*

Allons, allons, soyez courageuse. Qu'est-ce que vous diriez, si vous aviez, comme moi, des rhumatismes? Est-ce que je pleure, moi ? Est-ce que je me plains ? (*Madame Ystad sort brusquement, serrant son mouchoir entre ses dents.)* Mais, attendez donc... Prenez mon bras... ne... *(La vieille Dame se retourne en hochant la tête et se rassied.)* Elle est nerveuse... Moi aussi, je suis nerveuse. Je ne me donne pourtant pas en spectacle... Elle devrait déchirer des journaux.

CHARLIER, *à la Demoiselle.*

Ah, vous avez eu la langue heureuse, tout à l'heure !

LA DEMOISELLE

Qu'ai-je dit ?

CHARLIER

Vous ne saviez pas qu'elle aimait ce Français du *sana* ?

LA DEMOISELLE

Non.

CHARLIER

Je le tiens de son médecin.

LE PROFESSEUR

Ach, pauvre jeune femme !

CHARLIER

Vous vous mettez à chiner son amoureux avant même qu'il ne soit incinéré.

LA DEMOISELLE

Oh, je suis désolée... Mais êtes-vous sûr ?

CHARLIER

Vous ne voyez donc pas dans quel état elle est ? Elle a eu des crises de nerfs toute la nuit.

LA DEMOISELLE, *se levant.*

Il ne faut pas la laisser seule.

CHARLIER

C'est ça ! Allez lui parler du bon Dieu !

LA DEMOISELLE, *s'arrêtant.*

Alors, que faire ?

CHARLIER

Lui flanquer la paix !

Un silence. La Demoiselle réfléchit. La vieille Dame ouvre et ferme la main à plusieurs reprises, en observant attentivement ses articulations.

LA VIEILLE DAME

Muotta prétend que son nouveau médicament, le neurobrol, est bon pour tout, même pour les rhumatismes. Ce n'est pas vrai. Je me suis frictionnée

avec, ce matin. Je n'en ai éprouvé aucun soulagement. (*Un silence.*) Avez-vous entendu le canon, cette nuit ? *(On ne lui répond pas.)* Il n'y a pas à dire, la guerre se rapproche.

LE PROFESSEUR, *soupirant.*

Mein Gott !

CINQUIÈME TABLEAU

Le petit salon. Des étoffes de couleurs brillantes en désordre sur un des canapés.

Charlier est assis, de mauvaise humeur. Il attend quelqu'un.

LA DEMOISELLE, *entrant.*

Vous savez que la répétition de la féerie est à quatre heures, au Palace?

CHARLIER

Je ne peux pas m'en occuper. J'attends la Marquise d'Aqua-Tinto.

LA DEMOISELLE

Elle est ici ? Je la croyais à Genève.

CHARLIER

Elle est venue pour la mort de Mme Ystad,

et aussi pour la fête de demain. Elle va me poser un tableau vivant.

LA DEMOISELLE

Est-ce qu'elle voyage toujours avec sa panthère ?

CHARLIER

Non, elle s'en est fait un boléro. Maintenant, c'est un nègre qui l'accompagne, un Soudanais aux lèvres fardées. On le prend pour un prince, mais il porte les valises. (*Consultant sa montre.*) Trois heures et demie ! Et je l'ai attendue, ce matin, plus d'une heure, à la patinoire.

LA DEMOISELLE

Si vous ne vous occupez pas de la féerie, ce sera un désastre. Ils ne savent pas leurs rôles et les macaques ont un accent épouvantable. Il y a une scène entre Mme Coucoulis, Harminian et Gargalas... C'est un jargon incompréhensible. On dirait du turc.

CHARLIER, *indifférent.*

Bah ! dans une féerie orientale, ça passera. D'ailleurs, je m'en moque. Je n'ai pas pris la responsabilité de la pièce.

LA DEMOISELLE

Alors, personne ne l'a prise ?

CHARLIER

Si. Le président du comité.

LA DEMOISELLE

Il est dans son lit, avec 39° de fièvre.

CHARLIER

Ça ne me regarde pas. Je m'occupe de la salle et des tableaux vivants.

LA DEMOISELLE

Avez-vous pensé aux fleurs ?

CHARLIER

Pour la bataille ? Pas encore.

LA DEMOISELLE

Pour la bataille... et pour Mme Ystad.

CHARLIER

Ah, zut ! C'est vrai ! Il y a aussi la couronne. Mais, bon Dieu, quelle idée de se laisser mourir la veille d'une fête de charité !

LA DEMOISELLE

Oh ! comment pouvez-vous ?...

CHARLIER

Ah, ne m'embêtez pas ! Rendez-vous donc utile, au lieu de me faire de la morale ! Tenez, occupez-vous des fleurs.

LA DEMOISELLE

Je veux bien.

CHARLIER

Vous commanderez trois cents œillets, deux cents roses et cinq cents fleurs assorties. Mais des fleurs fraîches, par un herbier, comme la dernière fois.

LA DEMOISELLE

Bien. Et pour Mme Ystad ? Vous avez l'argent de la souscription ?

CHARLIER, *tâtant ses poches.*

Oui... oui... Ah, l'argent est sur mon lit, dans le tambour de basque.

LA DEMOISELLE

Je vais le prendre.

CHARLIER

Il n'y a que vingt-cinq francs. Alors, beaucoup de verdure, quelques œillets et un ruban aux couleurs... Qu'est-ce qu'elle était ? Danoise ?

LA DEMOISELLE

Suédoise.

CHARLIER

Aux couleurs suédoises.

LA DEMOISELLE

Et s'ils ne les ont pas ?

CHARLIER

Ce qui s'en rapprochera le plus... Mais, pour

Dieu, pas les couleurs belges... Ils les fourrent sur tout ce qui n'est pas allemand. C'est ridicule. *(Un nègre en veston clair écarte la tenture, à droite.)* Ah, voici la Marquise.

LA DEMOISELLE, *sortant à gauche.*

Je me sauve.

LA MARQUISE D'AQUA-TINTO, *entrant. Cinquante ans, défendus par un rempart de fard et de plâtre. Des cheveux rouges. Fourrures extravagantes.*

Bonjour, Charlier. Je suis fâchée de vous avoir fait poser, ce matin. C'est la faute de mon mari. Je l'attendais dans le hall. Il m'attendait dans sa chambre... Et puis, j'avais perdu mon étole. C'est-à-dire, je croyais l'avoir perdue. C'est le nègre qui l'avait... Ensuite, miss Bing est arrivée. Elle m'a parlé de ce grand philosophe... Oh, rappelez-moi son nom... Vous savez bien... L'Engadine ? Sils Maria... Les surhommes ?

CHARLIER

Ah, Nietzsche ?

LA MARQUISE

C'est cela... Enfin, je n'ai pas pu descendre à la patinoire.

CHARLIER

J'espère que mon idée vous plaît ?

LA MARQUISE

Pour le tableau vivant? Non, pas du tout. C'est inconvenant.

CHARLIER

Inconvenant? Une dame en bleu qui prie devant une tête de mort?

LA MARQUISE

La femme est une Madeleine.

CHARLIER

Repentie.

LA MARQUISE

Je ne peux pas poser une Madeleine. Cela déplaît à mon mari.

CHARLIER

C'est que j'ai fait venir l'étoffe... Et j'ai votre tête de mort!

Il sort un crâne de dessous les étoffes.

LA MARQUISE, *prenant le crâne.*

Oh, que c'est amusant!

CHARLIER

J'ai eu beaucoup de peine à me le procurer.

LA MARQUISE

A propos, et Mme Ystad? Comment est-elle morte? Il paraît qu'elle n'a pas souffert.

CHARLIER

Non. Elle a fait ça très gentiment. Si gentiment que je me demande si elle ne l'a pas fait exprès.

LA MARQUISE

Ah, vous croyez ?... Cette pauvre Marga ! Vous savez que je pensais la trouver en vie. Je comptais l'emmener quelques jours à Saint-Moritz, pour la distraire. (*Faisant jouer ses doigts dans les orbites du crâne.*) Dites-moi, on ne peut pas remettre la cérémonie d'un jour ?

CHARLIER

Il paraît que non. Les règlements s'y opposent.

LA MARQUISE

Le lendemain de la fête, nous serons tous exténués.

CHARLIER

Oui, cela tombe très mal.

LA MARQUISE

Et puis, pourquoi l'incinérer ? Le consul m'a dit qu'on l'incinérait. C'est si prosaïque !

CHARLIER

La cérémonie est un peu rapide, mais convenable. Ce qui vous déplaira, c'est que le gardien du four crématoire fait payer cinquante centimes par personne, pour observer l'incinération.

LA MARQUISE

Oh, que c'est choquant !

CHARLIER

On ne peut pas l'en empêcher. D'ailleurs, on ne voit pas grand'chose. Le four est à douze cents.

LA MARQUISE

Cette pauvre Marga !... Vous ne trouvez pas que ce crâne est ravissant ? Est-ce qu'on lui a brossé les dents ?... D'où vient-il ?

CHARLIER

De l'ossuaire. C'est le sacristain qui me l'a prêté.

LA MARQUISE

C'est un crâne de femme, n'est-ce pas ?

CHARLIER

Probablement... Alors, chère Madame, que décidons-nous ?

LA MARQUISE

Pour le tableau vivant ? Faites-m'en poser un autre.

CHARLIER

Voulez-vous figurer dans la *Primavera* ?

LA MARQUISE

Avec la Canini ? Oh, non.

CHARLIER

Vous êtes brouillées ?

LA MARQUISE

Voilà dix ans que nous nous rencontrons dans les mêmes hôtels : je ne peux plus voir sa tête... Arrangez donc un tableau pour moi toute seule. L'Espérance, par exemple. Vous savez, cette jeune fille en vert, les yeux bandés, qui est assise sur le globe terrestre ?

CHARLIER

Je n'ai pas de globe. Où voulez-vous que je trouve un globe ?

LA MARQUISE

Ou une « Belgique en pleurs ». Ça plaît toujours.

CHARLIER

Non, c'est usé. D'une façon générale, la guerre est usée.

LA MARQUISE

Alors, pas de tableau vivant.

CHARLIER

C'est dommage !

LA MARQUISE

Je n'y tiens pas.

CHARLIER

Au moins, vous vous costumerez, pour le bal ?

LA MARQUISE, *déposant le crâne.*

Oui, en femme sioux. Je me rougirai la figure et les bras.

CHARLIER, *s'inclinant.*

Vous serez charmante.

LA MARQUISE

Dites-moi, peut-on voir le corps ?

CHARLIER

Certainement. Numéro vingt-huit.

LA MARQUISE

Voulez-vous me conduire ?

CHARLIER

Avec plaisir. (*Près d'elle.*) Quel délicieux parfum !

LA MARQUISE

Vous trouvez ? C'est le mélange de d'Annunzio.

CHARLIER

Connaissez-vous celui de l'Infante ?

LA MARQUISE

Non.

CHARLIER, *la dirigeant vers la gauche.*

Ambre, « Cœur de Georgette » et « Lèvres aimées ». C'est exquis. Ça revient à soixante-quinze francs le flacon. Et on peut aussi le boire.

LA MARQUISE, *se retournant.*

Vraiment ?

CHARLIER

C'est meilleur que n'importe quelle liqueur. Très fort, par exemple.

LA MARQUISE

Tiens, j'essaierai.

CHARLIER, *lui indiquant le chemin.*

Par ici.

Ils sortent. Jacques et Thérèse entrent à droite.

THÉRÈSE

Veux-tu goûter ?

JACQUES

Non. Je n'ai pas faim.

THÉRÈSE

Tu ne manges pas, depuis quelques jours.

JACQUES, *avisant les étoffes.*

As-tu vraiment l'intention d'aller à cette mascarade ?

THÉRÈSE

Pourquoi pas ? Cela te distrairait.

Le Professeur et la Demoiselle entrent à gauche. Elle a son chapeau et des paquets à la main.

LA DEMOISELLE

La Marquise est toujours là ?

THÉRÈSE

Je suppose. Il y a un nègre à la porte.

LA DEMOISELLE

Il faut que je voie Charlier. Il y a des difficultés au sujet de l'orchestre.

Jacques et Thérèse s'assoient.

LE PROFESSEUR

Qu'avez-vous à me dire, chère Demoiselle ?

LA DEMOISELLE

Je voulais vous demander de tenir la roulette. Nous ne pouvons plus compter sur Priouloff.

LE PROFESSEUR

Étant Allemand, je m'étonne un peu que, dans une fête alliée...

LA DEMOISELLE, *pressante.*

Qu'est-ce que cela fait ? Vous nous rendrez service en acceptant. Il y a si peu de personnes en qui nous ayons pleine confiance !... Ce n'est pas une sinécure, vous savez ? Il faut surveiller les macaques. Ils essaient parfois de glisser leur pièce quand le numéro vient de sortir... Il faut même avoir l'œil sur certains membres du comité. A la

dernière fête, il y en a un qui pontait avec l'argent de la banque. Je l'ai vu.

LE PROFESSEUR

Je ne veux pas vous désobliger. Je ferai de mon mieux, mais je ne suis pas un gendarme.

LA DEMOISELLE

Vous mettrez de l'ordre. Merci.

Le Professeur sort à droite.

LA DEMOISELLE, *à Jacques et à Thérèse.*

Quand nous plaçons à la roulette un Italien, un Russe ou un Français, c'est le gâchis, c'est le pillage. Les joueurs se paient eux-mêmes ! Avec un Allemand, ils n'oseront pas. (*Jacques et Thérèse approuvent discrètement.*) Ah ! voici Charlier !

Charlier rentre avec la Marquise. On la salue. Elle s'incline et passe.

LA MARQUISE

Elle est bien maigre. Je ne sais pas si je l'aurais reconnue. Je me sauve. Il faut que je trouve des plumes vertes pour la femme sioux.

Charlier soulève la draperie. On aperçoit le nègre.

CHARLIER, *saluant.*

Au revoir, Madame.

LA DEMOISELLE

Charlier, Priouloff ne veut plus tenir la roulette.

Alors j'ai demandé au professeur Hirtz de le remplacer.

CHARLIER, *contrarié.*

C'est une gaffe.

LA DEMOISELLE

Parce qu'il est Allemand ? Ça n'a aucune importance.

CHARLIER

Vous auriez pu me consulter !

LA DEMOISELLE

Le temps pressait. D'ailleurs, si c'est une gaffe, je ne suis pas seule à en faire.

CHARLIER

Comment ?

LA DEMOISELLE

Trois des musiciens de l'orchestre que vous avez engagés sont des déserteurs italiens. Vous, qui écoutez tout ce qui se dit, vous auriez pu le savoir.

CHARLIER, *entre ses dents.*

Mais je le savais.

LA DEMOISELLE

Et vous les avez quand même engagés ?

CHARLIER, *malgré lui.*

J'avais mes raisons... (*Se reprenant.*) Je... je croyais que le fait n'était pas connu.

LA DEMOISELLE

Eh bien, il l'est... S'il n'y en avait qu'un, passe encore, mais trois sur cinq, — dont le chef d'orchestre, — c'est vraiment trop.

JACQUES, *se mêlant nerveusement à la conversation.*

Je n'ai pas à intervenir, mais il me semble qu'aucun déserteur ne devrait figurer dans une fête alliée.

CHARLIER, *furieux.*

Trouvez-m'en, des musiciens qui ne soient pas déserteurs !

LA DEMOISELLE

On pourrait peut-être engager l'orchestre du kursaal ?

CHARLIER

Tous des Allemands.

LA DEMOISELLE

Au moins, ceux-là sont en règle.

CHARLIER

Plus qu'en règle ! Il y en a la moitié qui font de l'espionnage.

LA DEMOISELLE

Qu'en savez-vous ? (*Charlier hausse les épaules avec irritation, ne voulant pas répondre.*) Alors, pas d'orchestre, que voulez-vous ?

CHARLIER

C'est ça, la féerie, le bal, les tableaux vivants avec un piano. Ce sera gai !

THÉRÈSE

Permettez : votre fête est costumée, n'est-ce pas ? Pourquoi ne déguisez-vous pas vos musiciens ? Personne ne les reconnaîtrait.

CHARLIER, *enchanté.*

Madame, voilà la première parole sensée que j'entends depuis une heure. Je garde mes Italiens et je leur flanque des loups. A la guerre comme à la guerre ! (*Il soupire.*) Je n'en peux plus, moi.

LA DEMOISELLE

Pendant que j'y pense, Mlle Trépot refuse de figurer dans la *Primavera.*

CHARLIER

Pourquoi ?

LA DEMOISELLE

A cause de la Canini.

CHARLIER

Comment, elle aussi ?

LA DEMOISELLE

Elle dit que ce n'est pas une personne comme il faut.

CHARLIER, *exaspéré.*

Pas comme il faut ? Vraiment ?

LA DEMOISELLE, *cancanière.*

Elle était sa voisine de chambre à Saint-Moritz. Et la nuit, elle entendait les hommes qui venaient la voir remettre leur chemise.

CHARLIER

Je vais lui téléphoner, moi, à Mlle Trépof. Et je lui dirai que quand on se promène dans la rue avec six cocktails dans le nez, quand on se laisse tutoyer par une douzaine de macaques...

LA DEMOISELLE

Prenez garde, vous aussi, vous la tutoyez.

CHARLIER

Je ne la hèle pas à trente mètres, comme une barque.

LA DEMOISELLE

Si vous la froissez, elle ne viendra même pas à la fête.

CHARLIER, *sortant.*

Tant mieux. Il y aura une hypocrite de moins dans la salle.

LA DEMOISELLE

Comme il s'énerve ! (*A Thérèse.*) Chère Madame, rendez-nous le service de figurer dans la *Primavera.*

THÉRÈSE

Mais... je n'ai pas le costume.

LA DEMOISELLE

Nous l'avons. Il vous irait à ravir.

THÉRÈSE, *regardant Jacques.*

D'ailleurs, nous ne sommes pas sûrs de venir au Palace.

JACQUES

Mon Dieu, tu pourrais toujours voir le costume.

LA DEMOISELLE

Je vais vous le montrer.

Ell sort à droite.

JACQUES, *brusquement.*

Tu sais, je goûterais volontiers. J'ai faim, tout à coup.

THÉRÈSE

Tant mieux.

Elle sonne.

LA MARQUISE, *rentrant vivement, à Thérèse.*

Pardon, Madame. Avez-vous vu mon crâne ?

THÉRÈSE, *interloquée, réprimant son envie de rire.*

Non... non, Madame.

LA MARQUISE

Je veux dire la tête de mort que Charlier m'a trouvée pour un tableau vivant. Je voulais l'em-

porter et je viens de m'apercevoir que je l'avais oubliée.

On cherche le crâne.

JACQUES, *le lui tendant.*

Voici, Madame.

LA MARQUISE

Ah, merci. N'est-ce pas que c'est un amour ?

JACQUES, *s'inclinant.*

L'Amour est assis sur le crâne
De l'Humanité...

LA MARQUISE

Vous dites ?... Je vais m'en faire une boîte à poudre. J'espère que vous viendrez à la fête.

THÉRÈSE

Nous ne savons pas encore.

LA MARQUISE

Venez ! J'aurai un costume admirable. Je serai en femme sioux, avec des touffes de plumes sur la tête. (*Alléchante.*) Et je danserai peut-êre une petite danse guerrière... Oh, un shimmy, naturellement, mais sauvage, vous comprenez ? Enfin, une petite danse de guerre. Au revoir ! (*Au nègre qu'on aperçoit au fond.*) Viens, Sammy.

Elle sort. Jacques et Thérèse se regardent en riant.

THÉRÈSE

Mon chéri, si vraiment cette vieille folle exécute une danse de guerre, il faut que tu voies ça !

JACQUES

J'ai peur... d'avoir très peur !

SIXIÈME TABLEAU

Un salon sans fenêtres, à tentures pourpres, dans un grand hôtel de Selvas. Au fond, une galerie à arcades, en bois rouge et noir. A gauche, un divan et une table couverte de fleurs, de fruits et de bouteilles. A droite, une espèce d'estrade triangulaire.

On entend l'orchestre jouer un one step. *Des couples costumés dansent sous les arcades et sur l'étage de la galerie. Parmi ceux-ci, on distingue Thérèse dans son costume de Primavera et un officier français, interné, en uniforme, Charlier en smoking et une Pierrette. Sur le divan, à gauche et autour de la table, sont assis la Marquise d'Aqua-Tinto en femme sioux, le Professeur en habit, Jacques en smoking, un Russe en prince oriental.*

LE RUSSE, *une tête sensuelle et noble. Très grand seigneur. De l'accent, déjà ivre, versant du champagne.*

Vous ne buvez pas, Marquise ?

LA MARQUISE

Non, Prioulof, c'est la sixième bouteille et il est quatre heures du matin.

LE RUSSE

Eh! ne comptez donc pas les bouteilles ni les heures.

LA MARQUISE

J'ai la crémation de Mme Ystad à midi.

LE RUSSE

Moi aussi... Nous n'irons pas... Elle nous pardonne, la petite Ystad. Elle comprend. Elle ne veut pas que nous nous gênions pour elle... Et vous, Professeur, vous ne buvez rien non plus?

Il lui verse à boire.

LE PROFESSEUR, *d'une voix forte.*

Monsieur le Comte... je lève mon verre à la gaieté russe.

Il boit.

LE RUSSE

Bien. Il ne faut plus dire : la gaieté française, car (*Désignant Jacques.*) monsieur le Français, il n'est pas gai... Il nous observe... Il regarde la lumière sur nos costumes... Il fait de la peinture dans sa tête... Il ne faut pas toujours faire de la peinture. J'ai un ami, c'est le plus grand peintre de mon pays... Quelquefois, il s'enferme... il boit... et il

reste quatre jours, cinq jours sur son tapis... C'est pour cela qu'il est un grand peintre.

Jacques sourit et boit une gorgée. La danse est terminée. Les couples se promènent. Thérèse et l'Interné viennent s'asseoir sur un canapé qui se trouve au fond, sous les arcades. Ils causent avec sérieux. Jacques les observe. Charlier et la Pierrette sont à l'étage.

LA MARQUISE

Est-ce vrai, Prioulof, ce qu'on raconte ? Vous menez cette vie-là toutes les nuits ?

LE RUSSE

C'est vrai !... Quand je ne bois pas, je pense à la Russie. Et quand je pense à la Russie, j'ai envie de mourir... S'il n'y avait pas le champagne, je serais mort de pensée et d'inaction.

JACQUES

D'inaction, dites-vous ?

LE RUSSE, *versant à boire.*

Eh ! laissons cela, il y a le champagne.

LA MARQUISE

Il paraît que vous vous ruinez ?

LE RUSSE, *gaiement.*

Ce n'est pas vrai. Je suis ruiné depuis six mois. Je dois quatre-vingts mille francs dans cet hôtel...

On vit très bien, dans la ruine. On n'a plus besoin de compter... ni de payer... Je ne peux plus payer que mes cigarettes...

LA MARQUISE

Oui, on peut vivre sans argent... mais on ne peut pas vivre sans enthousiasme. En moi, cette guerre a réveillé l'enthousiasme.

JACQUES

Je croyais, Madame, que vous aviez quitté votre pays depuis un an ?

LA MARQUISE, *rapidement.*

Oui. Venise n'est plus habitable. (*Au Russe.*) Vous vous rappelez mon grand cheval blanc ? Je ne l'ai plus. Je l'ai offert à Gabriel.

LE PROFESSEUR, *stupéfait.*

A l'archange ?

LA MARQUISE

Non, à d'Annunzio, quand il est parti pour le front. J'aime à penser qu'il cueille ses lauriers, monté sur cette noble bête.

LE RUSSE, *ricanant.*

En Suisse, les lauriers, on les met dans la sauce.

LA MARQUISE

Est-ce qu'on ne danse plus ? J'ai envie de danser !

LE RUSSE

Ne nous quittez pas. Essayez cette mixture.

LA MARQUISE, *tendant son verre.*

Mon mari est parti ?

LE RUSSE

Depuis longtemps.

LA MARQUISE

Tant mieux. Le nègre me ramènera. Il s'ennuyait, mon mari. Toute la soirée, il a trempé des serpentins dans la glace et les a lancés sur des épaules nues, pour les voir frissonner.

La danse reprend. Un tango ramène des couples sous les arcades. Jacques observe depuis un moment sa femme et l'Interné. Croisement de regards. Thérèse et l'Interné dansent. Charlier et la Pierrette causent toujours intimement, à l'étage de la galerie.

CHARLIER

Non, Madame, ce n'est que la caricature de la vie mondaine. Une caricature grimaçante et cruelle. Car, enfin, ces femmes qui dansent le tango, ces hommes qui sablent gaiement le champagne, que sont-ils ? Des malades pour la plupart, des condamnés qui cherchent un peu d'illusion.

LA PIERRETTE *parle d'une manière enfantine avec un accent grec.*

C'é bié triste.

CHARLIER, *pressant, confidentiel.*

Pas quand on a la joie de découvrir parmi eux un être sain, jeune, robuste...

LA PIERRETTE

Jé vé danser.

CHARLIER

Venez prendre quelque chose au bar.

LA PIERRETTE

Non, mécié Charlier. Vous m'avez déjà fait boire je ne sais combien de cocktélls.

CHARLIER, *résigné.*

Eh bien, dansons.
Ils se mêlent à la danse.

LA MARQUISE

Qu'est-ce qu'il y a dans cette mixture?

LE RUSSE

Cherry, gin et porto.

LA MARQUISE

C'est effrayant, la tête me tourne.
Elle rit bruyamment.

LE PROFESSEUR, *congestionné.*

Cela ne me fait aucun effet.
Il vide son verre.

JACQUES, *qui s'est mis à boire rapidement.*

Ce n'est pas très fort.

LE RUSSE, *buvant.*

C'est de la limonade... Avez-vous jamais bu du pétrole ?

LA MARQUISE

Quelle horreur !

LE RUSSE, *criant.*

J'en ai bu, moi, chez les Kirghizes... On trempe du pain brûlé dedans, pour enlever l'odeur...

LE PROFESSEUR

Ils doivent être gais, les Kirghizes ?

LE RUSSE

Très. Quand ils attrapaient un missionnaire, autrefois, ils lui soulevaient la plante des pieds, ils semaient des crins de cheval dans les chairs et ils recousaient. (*Il rit cruellement.*) Ilé, hé, c'étaient des hommes. Ce n'étaient pas des bavards, comme nous autres.

LA MARQUISE

Mon mari le ferait.

JACQUES

On en fait bien d'autres, à la guerre.

LE PROFESSEUR

En Belgique, il y a un village où nous avons fu-

sillé les femmes après les avoir enterrées jusqu'à mi-corps.

JACQUES

Nos troupes noires coupent les oreilles à leurs prisonniers.

LE RUSSE, *avec désespoir.*

Et dire qu'en Suisse, on ne nous coupera jamais que l'appendice. Quel sale trou !... Quel sale trou !... Ils nous embêtent, avec leur tango. Comment avez-vous trouvé Natacha, dans la féerie ?

LA MARQUISE

Délicieuse.

LE PROFESSEUR

Tout à fait orientale. C'est une Circassienne, m'a-t-on dit.

LE RUSSE

Oui, de la rue des Martyrs. (*Le tango cesse. Les couples circulent. Charlier et la Pierrette sont descendus.*) Mon petit Charlier, allez donc chercher Natacha. Je veux qu'elle danse.

CHARLIER

Elle est au bar, avec Étienne.

LE RUSSE

Amenez Étienne.

CHARLIER

Il est saoul.

LE RUSSE

Tant mieux. (*Aux autres.*) Étienne, c'est son danseur. Un bouffon, mais il me plaît.

CHARLIER

Je vais les chercher.

LE RUSSE

Laissez-nous votre Pierrette.

LA MARQUISE

Oh, oui, madame Coucoulis, venez boire avec nous.

LA PIERRETTE, *contente d'être débarrassée de Charlier.*

Jé vé bien, moi, madame la Marquise.

La Marquise lui passe un bras autour de la taille et la fait boire. Elle lui parle à l'oreille. Toutes deux rient très fort. Le directeur de l'hôtel passe sous les arcades.

LE RUSSE, *l'interpellant.*

Eh, Herr Direktor.

LE DIRECTEUR, *s'arrêtant.*

Monsieur le Comte ?

LE RUSSE

Il me faut un piano et deux musiciens.

LE DIRECTEUR

Il est bien tard, monsieur le Comte.

LE RUSSE

Et du champagne. Encore six bouteilles.

LE DIRECTEUR, *hésitant.*

Six bouteilles?

LE RUSSE

Six. J'ordonne, moi, Prioulof.

LE DIRECTEUR

Bien, monsieur le Comte.

Il sort.

LE RUSSE, *riant.*

Il s'inquiète pour sa note. Il a tort. Tout s'arrangera. Quand je lui devrai cent mille francs, je le ferai arrêter comme espion.

On rit très fort. La Pierrette est assise sur les genoux de la Marquise. Le Danseur et la Danseuse paraissent au fond. Elle est costumée en Égyptienne de music-hall. Lui est déguisé en petite fille, les jambes nues, jupe courte, perruque jaune à boucles. Il porte sous son bras un manteau à carreaux et un grand chapeau d'enfant. Très ivre.

TOUS

Ah! les voilà!

Acclamations. Le Danseur et la Danseuse s'approchent de la table en se donnant la main.

LA DANSEUSE

Tu sais, Prioulof, Étienne est rond comme une pomme. On ne peut rien en faire.

ÉTIENNE

Prioulof, t'es un frère... Moi, je serais pas venu, si t'étais pas un frère... J'allais partir. (*Désignant son manteau et son chapeau.*) Tu vois, j'avais déjà pris mon vestiaire. Où que je vais le mettre, mon vestiaire ?

Il s'approche de la tenture à droite et accroche son chapeau à une patère imaginaire. Le chapeau tombe. Il répète l'opération pour le manteau. Éclats de rire.

LE DANSEUR, *sur l'estrade.*

Qu'est-ce qu'ils ont à rigoler, ces gens-là ? C'est pas des frères. Ils sont plus ronds que moi... Peuvent plus circuler... Moi, je me promène.

LE RUSSE

Comme tu es beau, cette nuit, Étienne !

LE DANSEUR, *soulevant sa jupe.*

N'est-ce pas ? Et on ne peut plus dire que j'ai l'air d'un maquereau, hein ?

LE RUSSE

Non. Tu ressembles à une maquerelle que j'ai connue à Moscou ! (*Rires.*) Viens boire.

Le Danseur et la Danseuse prennent des verres.

Le Danseur monte sur une chaise et s'assied sur le dossier. Le Russe caresse la Danseuse. Au fond, paraissent deux portiers d'étage poussant un piano droit. Deux musiciens italiens en dominos et masqués les suivent. Charlier leur parle.

CHARLIER, *aux musiciens.*

C'est compris? Vous n'enlevez vos loups sous aucun prétexte.

PREMIER MUSICIEN, *qui porte un violon.*

Va bene.

DEUXIÈME MUSICIEN, *ivre.*

D'abord, moi i'aime l'incognito.

CHARLIER, *bas, au deuxième Musicien.*

Toi, tâche de tenir ta langue.

DEUXIÈME MUSICIEN, *même jeu.*

Mouet, comme una tomba.

Un personnage masqué, en domino vert, passe sous les arcades. Charlier lui jette un coup d'œil et va pour le rejoindre.

LE RUSSE, *l'interpellant.*

Quoi, mon petit Charlier, vous partez?

CHARLIER, *s'arrêtant.*

J'ai un mot à dire à quelqu'un.

LE RUSSE

Mais Natacha va danser...

CHARLIER, *sortant derrière le personnage masqué.*

Je reviendrai.

A ce moment, un sommelier apporte six bouteilles de champagne et des verres.

LE RUSSE

Bien. Portez-en une aux musiciens.

LE DANSEUR

Prioulof, il faut que je te parle de ma mère.

LE RUSSE

Tout à l'heure, ma fille.

Le sommelier a versé à boire aux musiciens.

PREMIER MUSICIEN, *saluant de l'archet.*

Signor Conto, tante grazie.

DEUXIÈME MUSICIEN

Evviva la Roussia!

Tout le monde boit à la table du Russe.

LE DANSEUR

Prioulof, il faut que je te raconte ma vie.

LA DANSEUSE, *qui s'est levée, se dirige vers l'estrade et se prépare à danser.*

Oh! fiche-nous la paix.

LE PROFESSEUR

Il ne faut plus lui donner à boire.

LA DANSEUSE

Au contraire, plus il sera rond, moins il causera.

LE RUSSE

Danse, Natacha.

Les musiciens attaquent un one step. *Natacha danse. Au fond, des déguisés, parmi lesquels on remarque l'Interné, s'arrêtent. A la fin de la danse, acclamations générales. Natacha vient se blottir contre le Russe qui la caresse. Les musiciens finissent leur bouteille de champagne. Les déguisés se dispersent.*

LE PROFESSEUR, *à la Danseuse.*

Mademoiselle, tous mes compliments.

LE RUSSE, *la faisant boire.*

Bois, ma petite sultane, tu m'as fait oublier... (*Désignant Jacques.*) Tu vois, tu l'as consolé. Il a, lui aussi, quelque chose sur le cœur. Mais c'est un entêté. Il ne veut pas boire.

LA DANSEUSE

Bah! il est aussi rond que toi. Regarde ses yeux.

LE RUSSE, *l'observant.*

Il n'est pas ivre.

LA DANSEUSE

Alors, pourquoi me reluque-t-il comme cela ?

LE RUSSE

Il te trouve belle... Il ne te désire pas. Il tremble de douleur et de reconnaissance. Embrasse-le, Natacha.

LA DANSEUSE, *timide.*

Mais...

LE RUSSE

Embrasse-le.

Elle obéit.

LA PIERRETTE, *à la Marquise.*

Jé mé sens tout étourdie. Jé voudrais mé réposer.

LA MARQUISE

Venez, mon petit oiseau. Étendons-nous là.

Elles traversent la scène en titubant et s'allongent côte à côte sur l'estrade.

LE DANSEUR

Prioulof... Il faut que je te raconte mes malheurs. D'abord, quand je suis venu au monde, ma mère n'était pas là... Elle était au marché. (*On rit. L'Interné passe à l'étage de la galerie. Le Danseur le remarque avec ravissement).* Oh ! un poilu ! (*Il se met debout sur sa chaise et lève son verre*). A la santé du poilu !

L'INTERNÉ, *s'arrêtant, interloqué, et se penchant sur la balustrade.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE DANSEUR

C'est un frère.

L'INTERNÉ, *passant avec mépris.*

Tas de saoulards !

LE DANSEUR

Je lève mon verre à la santé des braves soldats qui défendent la patrie. Aux camarades, à qui va toute notre sympathie ! Hardi les gars ! Encore un petit effort, et la victoire, elle est à vous !...

LE RUSSE ET LA DANSEUSE, *riant.*

Bravo ! Bravo !

PREMIER MUSICIEN, *s'approchant du Danseur.*

Moi aussi, ie veux porter un toast. Ie bois non seulement aux braves soldats qui défendent la patrie, mais ie bois encore à ceux qui ont passé la frontière. C'est pas iuste, c'est pas iuste que ceux-là, ils soient oubliés... Pouaquoi qu'ils ont passé la frontière ? Parce qu'ils ne veulent pas être toués de derrière une montagne. Voilà. Moi, ie veux le voir, céloui qui mé toue... Ça m'est égal d'être fousillé. Au moins, je les verrai, les canailles. (*On rit.*) Et poui, c'est pas vrai que les déserteurs ils ont moins de misère que les poilous. J'ai plous souffert en passant la frontière que les poilous dans leur tranchée. Je souis resté trois iours dans les neiges, du côté de l'Umbrail... et i'ai ou des

géloures sous les pieds. Ie vous les ferai voir, mes géloures !

Il essaie de se déchausser. Protestations de la Marquise et de la Pierrette.

LE DANSEUR

C'est bon, on te croit, t'es un frère.

PREMIER MUSICIEN

Ie peux pas me déchausser... mais ie ioure per la Madonna qué j'ai des géloures partout sous les pieds... Alors, pourquoi donc qu'on me traite comme un feignant ? Pourquoi donc qu'on veut pas trinquer avec moi dans les cafés ? (*Il sanglote.*) Ie peux même pas vous montrer mon figoure. Ya un monsieur qui me l'a défendou. Est-ce iouste, ça, dites un peu ? Est-ce iouste ?

LE DANSEUR, *l'embrassant.*

Puisque je t'ai dit que t'étais un frère. (*Désignant le deuxième Musicien.*) C'est ton copain qu'est pas un frère.

DEUXIÈME MUSICIEN, *bondissant.*

Qué ? Pourquoi ie souis pas un frère, moi ?

LE DANSEUR

T'es un feignant.

DEUXIÈME MUSICIEN

Un feignant, moi ! *Dio cane !* Quand la guerre

elle est vénoue, j'ai dit à ma femme : « Vois-tou, faut que j'y aille. Per che si j'y vais pas et si un type il m'appelle déserteur, ie loui cogne sour la gueule et il me toue. Eh bien, j'aime mieux être toué à la guerre. »

LE DANSEUR

Alors, pourquoi que t'as passé la frontière ?

DEUXIÈME MUSICIEN

Ie m'embêtais dans ma tranchée ! Ie peux pas vivre assis dans la poussière... Me faut bouger, comprends-tou ? Si tou savais ce que j'ai fait en Souisse, tou me parlerais la casquette à la main. (*Le premier Musicien lui touche le bras de son archet. Il se reprend.*) Ma, ie peux pas le dire, ce que i'ai fait. (*Défiant le Danseur.*) Ie souis plous brave qu'un général, moi, tou entends ?

LE DANSEUR

T'es un feignant !

DEUXIÈME MUSICIEN, *furieux.*

Dio cane ! Ie le dirai quand même. (*Continuant, malgré un nouvel avertissement du premier Musicien.*) I'ai donné la maladie du sommeil à cinquante bœufs... des bœufs qu'ils allaient en Allemagne. Ie me souis glissé comme oune anguille entre leurs pattes... et ie les ai piqués au derrière... I'ai monté dans un aéroplane et i'ai zeté des poisons sour des nouages... des nouages qu'ils allaient

en Allemagne ! Et les nouages, ils ont pissé le choléra, le typhous et la peste sur l'Allemagne ! I'ai fait plous de mal aux Boches que tout un régiment.

LE DANSEUR, *au premier Musicien.*

C'est vrai, ça ?

PREMIER MUSICIEN, *indiquant du geste que son confrère n'est pas sain d'esprit.*

Qui lo sa ? Des fois, il dit qu'il a fait... des fois, qu'il fera...

DEUXIÈME MUSICIEN, *au Danseur.*

Ie l'ai fait. Ie l'ai fait. Si tou mé crois pas, tou peu demander à mon ambassade ! On me connaît bien, à mon ambassade. Edmondo, c'est moi.

LE DANSEUR

Alors, t'es un frère, toi aussi ! (*Désignant le Professeur.*) C'est celui-là qu'est pas un frère.

LE PROFESSEUR

Nous sommes tous frères, mon ami.

LE DANSEUR

Non. Les feignants, c'est pas des frères ! Ces deux-là, ils ont travaillé, c'est des frères ! Mais, toi, dis voir un peu ce que t'as fait, depuis la guerre ?

LE PROFESSEUR, *un fort accent allemand lui revenant dans l'ivresse.*

J'ai aimé, j'ai élevé mon âme au-dessus des passions !

LE DANSEUR

C'est pas du boulot, ça !

LE PROFESSEUR

J'ai respecté les ennemis de mon pays. Je leur ai rendu justice dans mon cœur.

LE DANSEUR

C'est pas du boulot ! Si t'es un frère, crie voir un peu : « Mort aux Boches ! »

LE PROFESSEUR

Certainement, je le crierai. Mort aux Poches !

LA DANSEUSE

Vous n'avez pas honte, vous un Boche ?

LE PROFESSEUR

Ni Allemand, ni Russe, ni Vrançais, Eurobéen, mon amie. Citoyen de l'univers. S'il faut, pour le devenir, renier mon bays, je le renierai ; s'il faut, pour terminer la guerre, blasvémer ma batrie, je la blasvémerai. Oui, que l'empire allemand soit démembré !

LE DANSEUR, *hurlant.*

Poil au nez !

LE PROFESSEUR

Que cette buissance monstrueuse retourne au néant !

LE DANSEUR, *même jeu.*

Poil aux dents !

LA DANSEUSE

Oh, faites-le taire !

LE PREMIER MUSICIEN, *choqué.*

Eh ! c'est pas joli de mal parler du pays. Moi, i'ai déserté, ma ie crie tout de même : « *Evviva l'Italia !* »

LE PROFESSEUR, *très exalté.*

Non, non, vife l'humanité ! Voilà ce qu'il faut crier. Vife la baix ! Vive la fie !

LE DANSEUR, *l'embrassant.*

Toi, t'es un frère !

LE PROFESSEUR

Oui, car je n'ai pas donné la mort ! Je suis un lâche, mais je n'ai pas tenu de fusil !

LA DANSEUSE, *glapissant.*

Il a tenu la roulette !

LE PROFESSEUR

J'ai tenu la roulette et il n'y a pas de sang sur moi. Je suis bur devant ma conscience. Je beux mourir en paix.

JACQUES

Oui. Nous n'avons pas tué. Nous n'avons pas tué.

LE RUSSE, *se dressant à demi, hurlant.*

Il faut tuer !

LE DANSEUR

Tais toi, toi. T'es pas un frère.

LE RUSSE

Il faut tuer. Pas les hommes. Il faut tuer les bouteilles !

LA DANSEUSE

Allons, Prioulof.

LE RUSSE, *se levant.*

Laisse-moi. Je veux tuer des bouteilles.

LA DANSEUSE

Viens donc t'asseoir, puisque t'es rond.

LE RUSSE, *avisant des bouteilles vides sur une petite table, au fond.*

Tes bras me répugnent, prostituée... Tous ces gens me répugnent, avec leurs paroles... Est-ce là des hommes ? Non, des gueules pleines de mots ! L'homme doit agir... Moi aussi, depuis deux ans, je ne fais que parler. Parler et penser... Eh bien, j'en crève, entendez-vous, bavards ? J'en crève ! Je ne peux plus supporter les paroles, quand l'humanité danse au milieu du feu, sur la terre trempée de sang. Moi aussi, je veux entrer dans la danse ! Attention !

Il sort un revolver et fait feu sur les bouteilles.

LA MARQUISE, *poussant un cri et se dressant sur l'estrade.*

Oh!

LE DANSEUR, *tombant de son dossier.*

Toi, t'es un frère.

LA DANSEUSE

Au secours! Il va tuer quelqu'un.

LE RUSSE, *près des bouteilles cassées.*

J'en ai tué quatre! *(Il s'étend au milieu du carnage.)* Du sang! Il y a du sang partout... Hai! c'est meilleur que l'amour! (*A la Danseuse.*) Tu entends, prostituée?... Meilleur que tes baisers.

LA DANSEUSE

Je l'ai jamais vu aussi rond!

LE DIRECTEUR, *entrant.*

Voyons, Messieurs, qu'est-ce que c'est?

LE PROFESSEUR

C'est Prioulof qui a tiré.

LE DIRECTEUR

Oh, Monsieur le Comte...

LE RUSSE, *se roulant sur les débris des bouteilles.*

Oui, j'ai versé le sang... Arrête-moi, gargotier. Je mourrai sans regret.

LE DIRECTEUR, *le désarmant.*

Messieurs, c'est un scandale. Il est quatre heures du matin, il faut vous en aller.

LE PROFESSEUR, *se levant péniblement.*

Nous partons. Mais pas de vivacités. Comprenez-vous à qui vous parlez ? Vous parlez à la fleur de la civilisation !

JACQUES, *au Directeur.*

Ils ne peuvent pas marcher... Regardez-les !

LE DIRECTEUR

Je vous envoie quelqu'un.

LE PROFESSEUR, *sur l'estrade, fixant le Directeur.*

Écoutez-moi bien. L'art... la pensée, la science, nous les avons mis en lieu sûr. Sans nous, les sauvages qui se massacrent auraient tout détruit... Le monde ne sera pas sauvé sur les champs de bataille, mais dans le silence du gabinet. C'est pourquoi l'humanité nous doit le respect, la gratitude.

Il prend le Directeur par les cheveux et le pousse dehors. Les lumières s'éteignent. Demi-obscurité. Protestations. Chacun pousse des jurons dans sa langue natale.

LE DANSEUR

Celui qui a fait ça, c'est pas un frère.

LE PROFESSEUR, *la main sur les yeux.*

Tout tourne, tout tourne...

LA DANSEUSE, *même jeu.*

Oh ! là là !

DEUXIÈME MUSICIEN

Ostia! Quel roulis !

LA PIERRETTE, *se soulevant, la main sur la poitrine.*

Aie, qué jé mal.

LA MARQUISE

Il faudrait de l'éther pour cette pauvre petite.

LA DANSEUSE

Non, mais quel est le ballot qui a éteint ? C'est pourtant connu, que quand on est rond, le noir vous fait dégueuler.

LE PROFESSEUR, *avec énergie.*

Il est temps de partir. *(Il essaie de marcher, chancelle et tombe.) Ach! Mein Gott!*

LA MARQUISE, *à la Pierrette.*

Ça va mieux, ma mignonne ?

LA PIERRETTE

Un pé.

Un rayon de jour blafard se pose sur le Russe, immobile parmi les débris de verre.

LE RUSSE

Et voilà le jour.

UN PORTIER, *qui a entrepris de relever le Professeur.*

Appuyez-vous sur moi.

LE PROFESSEUR, *à genoux.*

Danke... Danke sehr.

Le portier empoigne le Professeur et l'emporte. Le nègre entre de droite, charge silencieusement la Marquise sur ses épaules et sort à gauche.

LE RUSSE, *geignant.*

Des éclats de verre... Du champagne... Je n'ai tué que des bouteilles... et on m'a pris mon revolver.

LA DANSEUSE, *essaye de se lever, mais retombe lourdement.*

Mince, quelle bitture !

Le portier rentre, frappe sur l'épaule du Russe qui se met à jurer. Deux autres portiers viennent à la rescousse et emportent le Russe.

PREMIER MUSICIEN, *au deuxième.*

Viens.

Ils sortent en titubant.

LA DANSEUSE

Il faut que ce portier revienne... Je ne peux pas me lever, moi. *(A Jacques.)* Dites, mettez-moi en traîneau. *(Elle s'aperçoit qu'il s'est levé et qu'il fixe avec intensité un point à droite.)* Mais qu'est ce que vous avez ? Qu'est-ce que vous regardez ?

JACQUES, *balbutiant.*

Ce... ce n'était pas réel... Je sais bien que ce n'était pas réel.

LA DANSEUSE, *au Danseur.*

Dis donc, celui-là qui disait qu'il n'avait pas bu. Il est encore plus bitture que nous. Il voit des bonhommes !

LE DANSEUR, *à moitié endormi, parlant devant lui.*

Moi, quand je suis venu au monde, ma mère n'était pas là... Elle était au marché.

LA DANSEUSE

Oh, la ferme !

Le jour augmente. Un portier entre du fond.

LA DANSEUSE

Aide-moi. Veux-tu ?

Tous deux se relèvent et sortent en titubant.

THÉRÈSE, *entre, enveloppée dans sa fourrure.*

Ah, tu es encore là ? Je te cherchais au vestiaire... Viens vite, ou nous ne trouverons plus de traîneaux. Tous les cochers sont ivres... Ils lancent leurs chevaux au galop dans la neige, c'est effrayant... (*Il se lève, chancelant légèrement.*) Tu ne tiens pas debout. Tu as bu, toi aussi ?

JACQUES

A peine... mais je viens d'avoir... Je n'ai pas été bien, tout à l'heure.

THÉRÈSE, *inquiète.*

Ah ?

JACQUES

C'est passé, allons-nous-en.

THÉRÈSE

Pourvu que nous trouvions un traîneau.

Ils sortent. On entend des sonnailles, des cris et des rires. Charlier et le Personnage masqué à domino vert entrent au fond.

CHARLIER

Venez par ici.

LE PERSONNAGE

Tout le monde est parti ?

CHARLIER

Oui, nous pouvons causer.

LE PERSONNAGE

Vous avez le rapport ?

CHARLIER, *lui remettant une enveloppe jaune.*

Voici.

LE PERSONNAGE

Je prends le train de cinq heures. Ce sera transmis ce soir.

CHARLIER

Vous avez les fonds ?

LE PERSONNAGE

J'ai cent francs.

CHARLIER, *dépité.*

Je ne peux rien faire avec cent francs.

LE PERSONNAGE

Vous savez que le chef n'est pas content de vous ? Votre dernier rapport était insignifiant... Des histoires de betteraves. Le prix des pommes de terre en Allemagne... Ça ne nous intéresse plus.

CHARLIER

Je vous transmets ce que j'apprends.

LE PERSONNAGE

Quant aux gens que vous nous signalez, vous n'avez pas la main heureuse !

CHARLIER

Comment ?

LE PERSONNAGE

Le juif autrichien n'a pas marché.

CHARLIER

Je le croyais bon. J'ai pu me tromper.

LE PERSONNAGE

Pour ce qui est de votre sommelière, nous l'avons envoyée en Allemagne. Elle se fait chauffer en débarquant à Munich : fusillée séance tenante.

CHARLIER

Je m'en fous.

LE PERSONNAGE

Moi aussi. Mais elle est partie avec trois mille francs, ce qui est fâcheux pour le service. (*Un silence. On entend les cris et le bruit des sonnailles qui annoncent le départ d'un traîneau.*) Y a-t-il du nouveau, avec le professeur Hirtz ?

CHARLIER

Non. Il pond régulièrement un rapport par semaine. Mais impossible de le pincer.

LE PERSONNAGE

Ouvrez-vous sa correspondance ?

CHARLIER

C'est difficile.

LE PERSONNAGE, *haussant les épaules.*

C'est un louis au portier.

CHARLIER

Merci, je ne veux pas me brûler.

LE PERSONNAGE

Avez-vous quelqu'un en vue, pour la Turquie ?

CHARLIER

Oui, la Pierrette de cette nuit.

LE PERSONNAGE

Quelle nationalité ?

CHARLIER

Grecque d'Asie.

LE PERSONNAGE

Vous couchez avec elle ?

CHARLIER

Pas encore.

LE PERSONNAGE

Activez, activez... Et le peintre, en faites-vous quelque chose ?

CHARLIER

Je le crois dangereux, pas maître de ses nerfs.

LE PERSONNAGE

Il pourrait tout de même rendre des services. (*Moue dubitative de Charlier.*) Enfin, c'est un lâche, comme vous ?

CHARLIER

Oui.

LE PERSONNAGE

Un faux malade, comme vous ?

CHARLIER

Oui.

LE PERSONNAGE

Eh bien, il aimera certainement mieux travailler ici que d'aller au front.

CHARLIER

On ne peut pas l'envoyer au front. Il est réformé.

LE PERSONNAGE

Peuh ! Vous n'avez qu'à lui dire qu'il est sous le coup d'une nouvelle visite... Il marchera. Cette espèce-là se croit toujours menacée. Je connais.

CHARLIER

Moi, je veux bien essayer.

LE PERSONNAGE

Cuisinez-le et mettez-le vivement sur le professeur.

CHARLIER

Entendu.

LE PERSONNAGE

Et votre dévote ?

CHARLIER

A utiliser sans qu'elle sans doute. Elle peut aussi me servir à démasquer le professeur. Laissez-moi faire.

LE PERSONNAGE, *soupirant.*

Vous, quand on vous laisse faire, vous ne faites pas grand'chose, à part la noce.

CHARLIER

Vous êtes injuste. Il y a des choses très importantes, dans mon rapport d'aujourd'hui.

LE PERSONNAGE, *sceptique.*

Sur le cours du beurre en Allemagne, oui.

CHARLIER

Edmondo, vous savez, le déserteur italien que vous avez fait entrer dans nos services...

LE PERSONNAGE

Eh bien ?

CHARLIER

Il m'est signalé comme travaillant aussi pour l'Autriche.

LE PERSONNAGE

Ah, la canaille !

CHARLIER

Moi, je n'ai aucune confiance dans les déserteurs. Je ne m'en servirais jamais.

LE PERSONNAGE

Ils sont souvent plus malins que ceux qui font leur devoir.

CHARLIER

Trop malins. C'est la plaie de nos services ! Qu'allez-vous faire de celui-là ?

LE PERSONNAGE

Je ne sais pas. C'est le chef qui décidera. En général, on les attire en France... et puis... le poteau...

Un silence. Cris et sonnailles.

CHARLIER

Alors, vous ne pouvez vraiment pas arrondir un peu ?

LE PERSONNAGE, *sortant son portefeuille.*

Je vous donnerai cent cinquante... à cause d'Edmondo. Mais, plus, je ne peux pas, je me ferais engueuler.

CHARLIER, *prenant les billets.*

Merci, mon lieutenant.

RIDEAU

ACTE III

SEPTIÈME TABLEAU

La chambre. Temps gris. Dix heures du matin. Jacques est couché, lisant. Petite lampe allumée sur la table de nuit. Thérèse entre.

JACQUES

Pourquoi n'est-tu pas venue plus tôt ?

THÉRÈSE

Je voulais te laisser dormir.

JACQUES

Oh, je suis réveillé depuis un moment... J'ai pris ma température, tout à l'heure, par curiosité. J'ai 37°,5.

THÉRÈSE

Ce n'est pas étonnant, après une nuit blanche.

JACQUES

J'ai peut-être été contaminé.

THÉRÈSE

Mais non.

JACQUES

Dans un hôtel plein de tuberculeux, ce ne serait pas impossible. D'ailleurs, il n'y a pas que l'hôtel... Le cinéma, les pâtisseries, les cafés sont aussi dangereux.

THÉRÈSE

Ici, les cas de contagion sont presque sans exemple.

JACQUES

Parbleu, on les cache.

THÉRÈSE

Et puis, tu ne tousses pas.

JACQUES

Non, évidemment.

THÉRÈSE

Tu n'as jamais craché le sang.

JACQUES

Ce n'est pas une raison. Mme Ystad est morte sans avoir eu d'hémoptysie.

THÉRÈSE

Ces douleurs dont tu te plains quelquefois, ces douleurs dans la tête, prouvent bien qu'il s'agit d'autre chose.

JACQUES

De quoi ?

THÉRÈSE

Je n'en sais rien.

JACQUES

Si tu t'imagines que je ne devine pas ce que tu penses !

THÉRÈSE

Qu'est-ce que je pense ?

JACQUES, *se touchant le front de l'index.*

Que je suis en train de...

THÉRÈSE

Oh, par exemple !

JACQUES

Mais tu te trompes, ma fille. Malgré les apparences, je n'en suis pas encore là.

THÉRÈSE

Pas un instant, tu entends, pas un instant, je n'ai...

JACQUES, *l'interrompant.*

Ne crie pas... Je ne dis pas que mes nerfs ne soient pas ébranlés, mais c'est accidentel ! Ma raison est intacte.

THÉRÈSE

J'en suis bien convaincue. Autrement, tu me verrais un peu plus inquiète.

JACQUES

Pas sûr. Ou tu dissimulerais ton inquiétude pour ne pas m'impressionner, ou tu n'aurais pas d'inquiétude à dissimuler, parce que...

THÉRÈSE

Parce que ?

JACQUES

Qu'est-ce que cela peut te faire, après tout, que je crève de ceci ou de cela ?

THÉRÈSE

Je ne réponds pas ; c'est trop absurde.

JACQUES

Curieux, comme ta voix sonne faux, quelquefois. Tu as l'air de faire la lecture.

THÉRÈSE

Jacques...

JACQUES, *se retournant.*

Laisse-moi tranquille. Je souffre.

THÉRÈSE

Encore ! Où cela ?

JACQUES

La tête, le dos...

THÉRÈSE

Il faut demander un médecin, il n'y a plus à hésiter.

JACQUES

Comme tu voudras.

THÉRÈSE

Je vais téléphoner à Braïloff, du sanatorium russe.

JACQUES

Bien.

THÉRÈSE

A quelle heure veux-tu ?

JACQUES

M'est égal. (*Elle sort. Jacques se tâte la poitrine. On frappe.*) Entrez !

Entre Frida, portant le premier déjeuner sur un plateau.

FRIDA

Bonjour, monsieur Jacques.

JACQUES, *l'observant.*

Bonjour, Frida.

FRIDA

Vous avez bien dormi, monsieur Jacques ?

JACQUES

Pas mal, merci. (*Elle dépose le plateau sur le lit.*) Pourquoi riez-vous ?

FRIDA

C'est Curt, Monsieur ; il vient de me dire qu'il veut se marier avec moi.

JACQUES

Eh bien ?...

FRIDA

Pas de danger que j'épouse un interné, un homme qu'il faudra qu'il retourne un beau jour dans son pays. Et puis, un homme qui s'est battu... Non, non, il doit être trop méchant.

JACQUES

Eh bien, épousez quelqu'un d'autre.

FRIDA

J'épouserai Edmondo, le musicien.

JACQUES

Ah ?

FRIDA

Voilà un homme gentil et caressant. Et un qui ne s'est pas mangé les sangs dans les batteries... Et un qu'il n'y a pas de danger qu'il s'en retourne dans sa patrie.

JACQUES

Ah ?

FRIDA, *épanouie.*

Il ne peut pas, Monsieur, il est déserteur.

JACQUES, *soupçonneux.*

Pourquoi me racontez-vous cela ?

FRIDA

Pour causer, donc. Voilà le journal ! Il y a de bonnes nouvelles pour vous, à ce qu'on dit.

JACQUES

Pour moi ? Comment ?

FRIDA

C'est M. le professeur Hirtz qui m'a dit de vous le dire : « Dites à M. Jacques de lire le communiqué, qu'il a dit. Il sera content. C'est un beau succès pour ses armes. »

JACQUES, *de plus en plus méfiant.*

Mes armes ? Je n'aime pas beaucoup...

FRIDA

Quoi, monsieur Jacques ?

JACQUES, *à demi rassuré par la figure innocente de la jeune fillle.*

Rien. (*Il déplie le journal. Frida éteint la petite lampe. Il sursaute.*) Pourquoi éteignez-vous ?

FRIDA

Il est dix heures, Monsieur.

JACQUES

Et après ? Vous voyez bien qu'on ne peut pas lire, avec ce brouillard. (*Il rallume la lampe. Frida sort, prête à pleurer. Il parcourt le communiqué, se verse du thé et commence à déjeuner. Thérèse entre.*) Tu sais, je me demande si cette Frida est aussi bête qu'elle en a l'air. Je crois qu'elle a essayé de se moquer de moi, tout à l'heure. Elle a com-

mencé par me raconter des histoires de déserteurs, puis elle m'a fait une commission absurde de la part du professeur Hirtz. Une phrase assez perfide, où il était question de mes armes. Pourquoi mes armes ? Enfin, elle a éteint ma lumière au moment où je me mettais à lire.

THÉRÈSE

Oh, tu peux être sûr qu'elle n'y entendait pas malice.

JACQUES

N'empêche que je la surveille. Au premier mot à double sens, à la première allusion, je me plains d'elle au bureau. Jusqu'aux bonnes, c'est excessif... Eh bien, tu as téléphoné ?

THÉRÈSE

Braïloff a fait répondre qu'il était trop occupé.

JACQUES

Il ne veut pas venir, c'est clair.

THÉRÈSE

Pourquoi ?

JACQUES

Parce que c'est un ami de Werner. Il est au courant de mon histoire. Il se méfie. Il me méprise certainement.

THÉRÈSE

Ce n'est pas un Français, pourtant.

JACQUES

Werner non plus. Le professeur Hirtz non plus. Frida non plus.

THÉRÈSE

Laisse donc Frida tranquille. C'est enfantin d'imaginer qu'une engourdie pareille... Quant au professeur, il ne te méprise pas.

JACQUES

Quand il a bu... D'ailleurs, il y en a bien d'autres qui me méprisent et qui croient que je ne m'en aperçois pas. Qu'ils se détrompent, je vois tout.

THÉRÈSE

Tu attribues des intentions, des arrière-pensées à des gens qui ne te connaissent même pas. C'est tout à fait maladif.

JACQUES

Je sais ce que je sais.

THÉRÈSE

Enfin, de qui parles-tu ?

JACQUES

De certaine personne qui n'est peut-être pas assez clairvoyante pour s'apercevoir qu'elle me méprise et qui, cependant, me méprise.

THÉRÈSE

Qui ? (*Il la regarde. Elle comprend.*) Voyons, Jacques, tu perds la tête.

JACQUES

N'abordons pas ce sujet.

THÉRÈSE

Tu n'as pas le droit de me faire des reproches aussi injustes, aussi vagues et de te dérober ensuite.

JACQUES

Oh, pas de larmes, n'est-ce pas ?... Je ne suis pas assez obtus pour ne pas comprendre que tu es irresponsable de tes sentiments. D'autre part, il m'est impossible de ne pas constater que tu les éprouves.

THÉRÈSE

Cite-moi un fait, un mot, je t'en défie.

JACQUES

J'ai observé plusieurs indices.

THÉRÈSE

Lesquels ?

JACQUES

Tu as fait de nouvelles connaissances ici... et, sous un prétexte ou un autre, tu as toujours évité de me présenter. Est-vrai ?

THÉRÈSE

Certainement. Je te sais poursuivi par l'idée que chacun te soupçonne. Alors, je croyais t'épargner des tourments inutiles en écartant de toi les relations banales.

JACQUES

Très ingénieux, mais il y a autre chose que tu n'avoues pas.

THÉRÈSE

Quoi ?

JACQUES

Tu as un peu honte de moi.

THÉRÈSE

Non, non, c'est faux.

JACQUES

C'était visible, cette nuit. Tu as évité de venir à la table où j'étais.

THÉRÈSE

Je ne connaissais pas ce Comte russe. Je ne pouvais pas m'inviter.

JACQUES

Pendant que tu causais avec cet interné, il y a eu un moment où il m'a regardé en te parlant. Tu as détourné la tête et tu l'as emmené.

THÉRÈSE

Naturellement ; si je t'avais présenté, tu aurais cru voir une insulte dans chacune de ses paroles.

JACQUES

Il ne te parlait pas de moi ?

THÉRÈSE

Il ne savait pas qui tu étais.

JACQUES

Alors, que te disait-il ? Ce devait être assez intéressant. Vous êtes restés plus d'un quart d'heure ensemble, dans un coin.

THÉRÈSE

Il me parlait de la guerre.

JACQUES, *ricanant.*

Charmant ! Les souvenirs d'un héros ! Car tous ces messieurs sont des héros. Même ceux qui se sont fait cueillir exprès, sans tirer un coup de feu. Récits de gloire, croix de guerre et champ d'honneur ! Tu écoutais ces hâbleries avec une figure confite et admirative que j'ai parfaitement observée.

THÉRÈSE, *énervée.*

Évidemment, j'aurais dû lui dire : « Monsieur, éloignez-vous. Mon mari ne supporte pas la présence des gens courageux ! »

JACQUES

A la bonne heure ! J'aime mieux être méprisé ouvertement que sournoisement. Tes injures me font moins souffrir que ton hypocrisie.

THÉRÈSE

C'est qu'à force de déformer tout ce que tu vois,

tout ce que tu entends, tu me fais dire ce que je ne pense pas.

JACQUES

Trop tard, tu t'es trahie. Et hier, pendant qu'il paradait, tu nous jugeais, tu nous comparais. N'est-ce pas ?

THÉRÈSE

Il ne m'a même pas parlé de toi.

JACQUES

Vraiment ?

THÉRÈSE

Il m'a simplement expliqué son point de vue sur la guerre.

JACQUES

Et quel est-il ?

THÉRÈSE

Pour lui, comme pour nous, la guerre est une démence, une monstruosité. Philosophiquement, l'homme a raison de s'y soustraire, mais il n'est pas assez fort pour avoir raison contre la multitude. S'il refuse de la suivre dans ses aberrations, sa conscience devient malade, il dégénère.

JACQUES

Tu as été d'accord avec ce monsieur, je pense ?

THÉRÈSE

J'avoue que son raisonnement m'a frappée.

JACQUES

Tu aurais pu lui fournir un exemple, pour illustrer sa thèse. Tu ne l'as pas fait ? (*Elle secoue la tête. Il continue, dans un accès de colère.*) En vérité, je me demande si tu es complètement inconsciente, ou si tu as juré de me rendre fou. Tu sais bien que, sans toi, je me serais battu... Mais tu étais là, révoltée, épouvantée, hurlant à la guerre. Tu m'as envahi de tes cauchemars. Tu as ébranlé mes nerfs. Tu as fait de moi ce que je n'étais pas : un lâche. Depuis deux ans, c'est ton instinct rebelle, c'est ta volonté négatrice qui dicte mes actes. Chacune de tes paroles, chacune de tes pensées pèse sur moi d'un poids affreusement lourd. Tu m'as séparé du monde, enseveli parmi les malades, transporté à l'écart comme un cadavre... Et parce qu'un monsieur que tu crois intelligent t'expose une théorie, entre deux verres de punch, tu réfléchis un instant et tu décides, comme s'il s'agissait d'une robe manquée : « Tiens, au fait, il a raison ! Ça ne pouvait pas réussir ! Quel dommage ! » Mais moi, que vais-je devenir, si tu renies la force qui te poussait ? A quoi me raccrocher, si tu tournes ?

THÉRÈSE

N'étions-nous pas toujours d'accord ? Ne t'ai-je pas laissé libre ?

JACQUES

Libre ? Oui, comme le poisson dans la nasse,

avant que le pêcheur ne la relève. Où est l'homme qui a vécu libre auprès d'une femme ?

THÉRÈSE

Tu es trop oublieux, trop faible et trop injuste, à la fin. Tu dis maintenant que tu te serais battu ? Mais, quand tu étais à la caserne, tu voulais te suicider ou déserter. C'est parce que je te voyais dans cette angoisse que je me révoltais et que je maudissais la guerre. Si tu avais accepté, comme les autres hommes, je me serais résignée, comme les autres femmes. C'est pour t'empêcher de commettre une folie que j'ai intrigué, afin d'obtenir ta réforme. Les premiers jours, tu ne me le reprochais pas. Maintenant que la liberté te pèse, tu m'accuses. Tu ne peux rien prendre sur toi, pas une souffrance, pas une déception. Il faut absolument que tu t'en décharges sur d'autres. Tu dis que je t'ai rendu lâche. Ce n'est pas vrai. Tu l'as toujours été. Tu passes ta vie à imaginer des périls. Tu es ici par peur de la mort. La peur est à la base de toutes tes actions.

Un long silence. Il réfléchit.

JACQUES, *très calme.*

C'est exact... Je ne peux pas assumer la responsabilité de mes actions ou de mes sentiments... Il faut que je les mette sur le compte de quelqu'un. Je suis venu ici pour échapper à la guerre. Tu as dit vrai... Et si je te rends responsable de ma lâ-

cheté, c'est que je ne supporte pas la pensée d'être un lâche... Pourquoi suis-je un lâche ? Cela tient peut-être à mon enfance, qui fut timorée... Mes parents m'ont élevé dans la peur des accidents et des maladies. (*Il s'arrête et sourit.*) Voilà que je cherche encore à poser mon fardeau sur des épaules étrangères... Tu as bien fait de me dire la vérité. Cela ne guérit pas de se connaître, mais cela calme...

THÉRÈSE

Je ne prétends pas connaître toute la vérité... J'ai pu te faire du mal sans le savoir, mais, si je me suis trompée, ne me le reproche pas... C'est... c'est par amour...

Elle pleure.

JACQUES, *lui caressant les cheveux.*

Oui, malheureusement, la peur et la honte qu'elle vous confère transforment jusqu'à l'amour... Il s'y mêle inévitablement un peu d'aigreur, de mépris.

THÉRÈSE

Ce n'est pas vrai.

JACQUES

C'est très difficile à avouer, je sais.

THÉRÈSE

Je t'aime comme tu es. Et si tu étais bafoué, poursuivi, je t'aimerais encore davantage.

JACQUES

Ce ne serait plus de l'amour, ce serait de la pitié.

THÉRÈSE, *l'enlaçant.*

Laisse là ces distinctions... Il n'y a qu'une chose qui compte, après tout, c'est que tu sois vivant !... que ce cauchemar des plaies saignantes soit écarté ! Je te tiens, intact, entre mes bras. Le reste n'est qu'exagérations et fantômes de la conscience.

JACQUES

Ma pauvre Thérèse, tu ne t'aperçois donc pas que je suis blessé à mort ?... Il y a dans la machine humaine un rouage incompréhensible, une sorte de frein mystérieux qui empêche un être lâche et isolé de vivre en paix. Il a vu juste, l'interné de cette nuit. « L'homme n'est pas assez fort pour avoir raison. » J'ai agi raisonnablement ; je suis resté à l'écart de la folie commune... et cette folie se venge. La sagesse était de se laisser couler vers le monstreux et l'injustifiable... Quand on résiste, on tombe dans quelque chose de pire.

THÉRÈSE

Qu'est-ce que tu as, enfin ? Qu'est-ce que tu as ?

JACQUES

Non... Tu vas encore t'effrayer... t'imaginer...

THÉRÈSE

Dis-moi tout. Je le veux !

JACQUES

Tu te rappelles ce rêve que j'ai fait à plusieurs reprises ? Un soldat qui me piquait avec sa baïonnette...

THÉRÈSE

Oui.

JACQUES

Je l'ai revu... et je ne dormais pas, cette fois... A la fin du bal, un moment avant que tu ne vinsses me chercher, il était là...

THÉRÈSE, *épouvantée.*

Comment ?

JACQUES

Je savais bien qu'il n'existait pas... mais je le voyais. Il est entré par la galerie, en fumant une cigarette... Il avait une figure tirée, éreintée... Il s'est approché de moi... m'a envoyé son coup de baïonnette à la place habituelle et a disparu dans le mur. Le tout a duré cinq à six secondes... Te voilà de la couleur du brouillard. On sait pourtant ce que c'est qu'une hallucination.

THÉRÈSE

Mon chéri, je t'assure qu'il faut consulter un médecin. Si nous demandions Muotta ?

JACQUES

Il n'est pas sûr qu'il consente à me voir.

THÉRÈSE

Oh, il a si mauvaise réputation qu'il ne doit plus craindre de se compromettre.

JACQUES

Comme tu voudras.

HUITIÈME TABLEAU

La chambre, neuf heures du soir. Au dehors, il doit neiger. De temps à autre on entend, à une très grande distance, porté par-dessus les montagnes, dans le silence glacé des hautes altitudes, le grondement du canon.

Jacques, Thérèse et le Médecin sont assis autour de la table.

LE MÉDECIN, *un être adipeux à l'accent suisse allemand.*

Si le bromure vous fatigue l'estomac, vous pouvez prendre du véronal.

JACQUES, *intéressé par politesse.*

Ah, du véronal ? Et quelle dose, docteur ?

LE MÉDECIN

Une ou deux tablettes... Je vais vous faire une ordonnance.

Il écrit, penché sous la lumière. On entend le

canon. Jacques lève un doigt pour le faire remarquer à Thérèse.

THÉRÈSE, *prenant l'ordonnance.*

Merci, docteur... Vous ne croyez pas qu'un climat plus sédatif serait favorable ? Nous pensions partir pour Montreux.

LE MÉDECIN

Grave erreur, Madame. C'est à Selvas, et à Selvas seulement que votre mari peut guérir. (*A Jacques.*) Les troubles que vous me décrivez sont d'origine tuberculeuse.

JACQUES, *après avoir regardé sa femme.*

Vraiment, docteur ?

LE MÉDECIN

Sans aucun doute. Vous toussez ?

JACQUES

Non.

LE MÉDECIN

Le sputum est abondant ?
Il prononce « sputoum ».

JACQUES

Le quoi ?

LE MÉDECIN

Le sputum ? L'expectoration ?

JACQUES

Mais je ne crache pas, docteur.

LE MÉDECIN

Et la température ?

JACQUES

J'ai eu 37°,5, une fois.

LE MÉDECIN

C'est le maximum que vous avez observé ?
Il prononce « maximoum .»

THÉRÈSE

Oui, docteur. Et c'était après une nuit blanche. Il n'a jamais de fièvre.

LE MÉDECIN, *hochant la tête.*

La cause du mal est cependant bien : tuberculose. C'est une affection qui présente des formes très diverses, inattendues... Vous avez probablement dans le cerveau un petit foyer bacillaire d'une virulence très faible et, par là même, très difficile à localiser... Mais ces hallucinations visuelles dont vous me parlez en prouvent suffisamment l'existence... Il faut faire la cure, Monsieur. De la chaise longue... Beaucoup de chaise longue... (*Jacques et Thérèse se regardent. Le Médecin se lève.*) Venez demain à ma consultation. Nous ferons une radiographie. (*Jacques et Thérèse se lèvent.*) Vous vous trouvez bien, dans cet hôtel ?

JACQUES

Très bien, docteur.

LE MÉDECIN

Oui, c'est un bon hôtel... Vous seriez peut-être plus... économiquement dans mon sanatorium. Parce que les soins médicaux, ils ne sont pas comptés à mes malades.

THÉRÈSE

Nous en reparlerons, docteur.

LE MÉDECIN, *prenant congé.*

Nous en reparlerons... Madame, la bonne nuit. Monsieur...

JACQUES et THÉRÈSE

Bonsoir, Docteur.

Il sort.

THÉRÈSE

Est-ce une canaille, ou un imbécile ?

JACQUES

Les deux.

THÉRÈSE

Dommage que nous ne soyons pas tombés sur lui le jour de notre arrivée.

JACQUES

Ah, oui... C'est un homme précieux... Malheureusement, aujourd'hui, c'est d'un médecin que j'aurais besoin.

THÉRÈSE

Tu pourrais toujours essayer du véronal.

JACQUES

J'en commanderai demain.

THÉRÈSE

Veux-tu que je passe la nuit dans ta chambre ?

JACQUES

Non, va dormir... Je laisserai la lumière allumée... D'ailleurs, il n'y a pas de raison pour que la chose revienne précisément cette nuit..

THÉRÈSE, *l'embrassant.*

Bonsoir, mon chéri.

JACQUES

Bonsoir.

Thérèse sort. Resté seul, Jacques écoute. On entend le canon. Une demie sonne à un clocher. Jacques ouvre la fenêtre. Les grondements augmentent d'intensité. Il écoute, comme fasciné. Il soupire profondément, referme la fenêtre et commence à se déshabiller. On frappe à la porte. Il se tait, vaguement inquiet. On frappe de nouveau. Il remet fébrilement son veston, comme craignant d'être surpris.

JACQUES

Qui est-ce ?

CHARLIER

C'est moi, Charlier.

JACQUES

Un instant, je vous prie. (*Il fait de l'ordre sur la table, referme l'encrier, dispose les porte-plumes, déplace inutilement les objets.*) Entrez !

CHARLIER, *entrant.*

J'ai un mot à vous dire. Excusez-moi de vous déranger, mais c'est assez urgent.

JACQUES

Asseyez-vous.

CHARLIER, *s'asseyant.*

Je vous ai cherché en bas, cet après-midi. Je ne vous ai pas trouvé.

JACQUES

Je ne suis pas descendu ; je suis un peu souffrant.

CHARLIER

Je n'en ai pas pour longtemps.

JACQUES

De quoi s'agit-il ?

CHARLIER

Peut-être avez-vous remarqué, à la fête, un monsieur en domino vert qui se promenait avec moi ?

JACQUES

Oui.

CHARLIER

C'est un envoyé du ministère de la Guerre.

JACQUES

Un envoyé ?...

CHARLIER

Mission secrète, bien entendu... Il m'a parlé de vous.

JACQUES, *surpris et inquiet.*

De moi ?... Mais on ne me connaît pas... au ministère de la Guerre.

CHARLIER

Détrompez-vous !

JACQUES

Comme peintre ?

CHARLIER

Non, comme embusqué... (*Mouvement de Jacques.*) Ne m'en veuillez pas de vous parler aussi brutalement. C'est dans votre intérêt. Votre aventure avec Werner a été rapportée... et je sais que, dans les bureaux, on la trouve un peu scandaleuse.

JACQUES, *tremblant.*

Qu'est-ce qu'on veut de moi ? Je suis en règle.

CHARLIER

Vous savez, par le temps qui court, à moins d'être

au front, personne ne doit se vanter d'être en règle. Je vois prendre à chaque instant des mesures qu'on peut taxer d'arbitraires, mais que les événements justifient.

JACQUES

Que va-t-on faire de moi ?

CHARLIER

On vous fera passer une visite médicale au consulat et, si vous n'êtes pas tuberculeux, on vous enverra dans les tranchées.

JACQUES, *se levant et arpentant la chambre.*

Je viens de voir un médecin qui affirme précisément que je le suis.

CHARLIER

Dans ce cas, vous n'avez rien à craindre,

JACQUES

En outre, j'éprouve depuis quelque temps des troubles cérébraux qu'il juge assez graves.

CHARLIER

Mon cher, si vous êtes malade, il va de soi qu'on vous maintiendra dans votre position de réforme.

JACQUES

Oui, mais je n'ai aucune confiance dans les majors, moi. (*S'arrêtant.*) Supposons que je refuse de me soumettre à cette visite médicale ?

CHARLIER

Vous serez pris « bon absent »... Et si vous n'obéissez pas à l'ordre d'appel, vous devenez réfractaire.

JACQUES

Et après ?

CHARLIER

Mauvaise affaire. Votre argent est en France, n'est-ce pas ?

JACQUES

Oui, à Paris, dans une banque.

CHARLIER

Il sera confisqué. De quoi vivrez-vous ?

JACQUES

Je travaillerai. Je vendrai des toiles.

CHARLIER

Pas assez pour subvenir aux besoins d'un ménage, pendant une période indéterminée. Vous le savez bien. La peinture de réfractaire, en ce moment, c'est d'un placement difficile. D'ailleurs, d'un jour à l'autre, la situation des indésirables peut devenir critique. On commence à les faire travailler dans les marais... On refoule ceux qui refusent de passer la frontière... Et supposez que la Suisse renonce au droit d'asile, qu'elle accorde l'extradition ?

JACQUES

L'extradition ?

CHARLIER

Oui... Livrer les déserteurs à leurs gouvernements respectifs. Je sais qu'il en est question. Dans ce cas, vous seriez fusillé. Vous n'avez pas pensé à cela ? (*Jacques s'assied, accablé, sur le lit.*) Je suis fâché de vous avoir porté ce coup. Mais, étant averti de ce qui allait se passer, j'ai cru préférable d'envisager la situation avec vous.

JACQUES

Je vous remercie. Je vais en parler à ma femme.

CHARLIER *allume une cigarette, regarde Jacques et s'approche de lui.*

Ne vous désolez pas... Si vous êtes reconnu malade... (*Jacques hoche la tête.*) Il y aurait peut-être un moyen...

JACQUES, *vivement.*

D'éviter la visite médicale ?

CHARLIER

Oui.

JACQUES

Et de rester en Suisse ?

CHARLIER

D'y rester... honorablement.

JACQUES

Lequel ?

CHARLIER, *dégageant, avec une fausse contrariété.*

C'est que je me compromets beaucoup en vous en parlant... Si je ne vous voyais pas aussi désemparé... si je n'avais pas un peu d'amitié pour vous et de sympathie pour votre charmante femme, Dieu sait que je ne vous dirais pas... ce que je vais vous dire... Promettez-moi, du moins, que cette conversation restera strictement entre nous.

JACQUES

Je vous promets tout ce que vous voudrez.

CHARLIER, *revenant au lit.*

Eh bien, j'ai la conviction que si vous vouliez rendre certains services, l'autorité militaire vous laisserait tranquille.

JACQUES

Quels services ?

CHARLIER, *souriant.*

Des services... secrets, bien entendu.

JACQUES, *intéressé.*

Ah, faire de l'espionnage ?

CHARLIER

Nous ne faisons pas d'espionnage en Suisse. Mais, devant la formidable organisation de nos ennemis,

nous sommes obligés de prendre certaines mesures... défensives.

JACQUES

Évidemment.

CHARLIER

Vous n'avez qu'à vous affilier à un de nos services et je vous garantis qu'il ne sera plus question de vous envoyer au front.

JACQUES, *enchanté.*

C'est une excellente idée... Mais que faudra-t-il faire pour entrer en rapports avec ces messieurs ?

CHARLIER, *souriant.*

Rien... que ce que je vous dirai.

JACQUES

Ah ? vous êtes en mesure de...

CHARLIER

Tout à fait en mesure.

JACQUES

Je ne savais pas.

CHARLIER, *bas.*

Je travaille depuis deux ans pour le treizième bureau.

JACQUES

Ce doit être intéressant.

CHARLIER

C'est passionnant. Surtout pour un artiste. On côtoie des types d'un pittoresque admirable... Et puis, avec de la chance et de l'audace, on peut se faire d'assez jolis revenus. Nous avons des agents qui vont en Allemagne, camouflés en colporteurs. Dernièrement, l'un de nous a rapporté de Berlin un document signé du ministre de la Guerre. Il a touché dix mille francs de gratification.

JACQUES

L'argent ne me tente pas.

CHARLIER

Moi non plus. On se sent bien assez récompensé par le sentiment qu'on est utile à son pays.

JACQUES

Oh, moi, vous savez...

CHARLIER

Vous avez pourtant une conscience.

JACQUES

Pas comme vous l'entendez. Je n'en ai que pour mon art. Si je peins bien, j'agis bien... Si je peins mal...

CHARLIER, *l'interrompant.*

Vous ne vous connaissez pas. Vous avez une conscience et même une conscience malade.

JACQUES

Non. Je suis ce que les patriotes appellent une canaille.

CHARLIER

Vous pensez en être une. Vous aimeriez en être une, pour vous sentir plus fort. En réalité, vous n'êtes qu'un artiste, à l'âme inquiète et délicate. Si vous croyez que je ne sais pas ce qui vous dévore!

JACQUES

Qu'est-ce que c'est ?

CHARLIER

Remords, scrupules... appelez-le comme vous voudrez. C'est un tourment de la conscience... D'autre part, l'amour de la vie, la peur de la mort et surtout le besoin de continuer à peindre, votre instinct de créateur, parlent très fort en vous... C'est de ce conflit que vous êtes malade.

JACQUES

Vous êtes... très perspicace.

CHARLIER

J'ai une certaine expérience de l'homme. Dans mon métier, voyez-vous, on devient prêtre et médecin. Il faut vous réhabiliter à vos propres yeux, reconquérir votre place parmi les hommes, redevenir pareil à ceux qui dounent leur vie.

JACQUES, *âprement.*

Mais je ne veux pas donner la mienne. J'aime mieux être déserteur et devenir fou tout seul dans ma chambre que de risquer une mort violente.

CHARLIER, *jovial.*

Qui parle de cela ?

JACQUES

On ne m'enverra pas en Allemagne, comme cet agent dont vous me parliez tout à l'heure ?

CHARLIER

Mais non !

JACQUES

Alors, que me fera-t-on faire ?

CHARLIER

On vous confiera d'abord des missions faciles à remplir sur place.

JACQUES, *curieux.*

Par exemple ?

CHARLIER

Pas si vite. Avant d'aller plus loin, je dois attirer votre attention sur les conséquences qu'entraînerait pour vous une indiscrétion, un bavardage. Elles seraient graves. Vous le comprenez ?

JACQUES

Évidemment.

CHARLIER

Vous jurez donc de ne révéler à personne, en aucune circonstance, ce que vous apprendrez dans nos services ?

JACQUES, *détournant les yeux.*

Bien entendu.

CHARLIER

Vous le jurez ?

JACQUES, *même jeu.*

Je le jure.

CHARLIER

Vous venez déjà de vous parjurer d'intention.

JACQUES

Moi ?

CHARLIER

Vous venez de faire une restriction mentale en faveur de votre femme, parce que vous savez que vous ne pouvez rien lui cacher.

JACQUES

Vous êtes effrayant, vous devinez mes pensées.

CHARLIER

Je vous ai dit que je connaissais l'homme.

JACQUES, *bas.*

C'est vrai, il m'est impossible de rien cacher à ma femme.

CHARLIER, *contrarié.*

Vous trahissez nos secrets avant même de les connaître. Comment avoir confiance en vous ?

JACQUES

A part elle, je vous donne ma parole que personne au monde...

CHARLIER

Oh ! assez de serments. Si vous ne bavardez qu'avez elle, il n'y a que demi-mal. Mais songez que, s'il vous échappe un mot imprudent devant d'autres personnes, nous le saurons. Nous avons les moyens de savoir tout ce qui se dit en Suisse... et vous risquez le conseil de guerre.

JACQUES

Ne craignez rien... Expliquez-moi ce que j'aurai à faire.

CHARLIER

Vous êtes assez lié avec le professeur Hirtz, il me semble ?

JACQUES

Oui, assez.

CHARLIER

Vous allez dans sa chambre ?

JACQUES

Quelquefois, le soir. Nous causons peinture.

CHARLIER

Et politique, jamais?

JACQUES

Non... C'est-à-dire... il m'expose ses rêves de paix, d'amour universel. C'est un esprit très généreux.

CHARLIER

C'est le chef de l'espionnage allemand dans cette partie de la Suisse.

JACQUES, *stupéfait.*

Non!

CHARLIER

Oh, vous aurez d'autres surprises.

JACQUES

Il m'est impossible de mettre en doute la sincérité de cet homme.

CHARLIER

C'est une conscience double. Il peut être pacifiste de cœur et remplir par patriotisme la mission dont son gouvernement l'a chargé.

JACQUES

C'est inconciliable.

CHARLIER

Pas du tout. Plus ces gens-là sont envahis par l'idéalisme, plus scrupuleusement ils font leur devoir d'espion. Je les connais.

JACQUES

Avez-vous la preuve qu'il soit un espion ?

CHARLIER

Naturellement. Nous savons qu'il envoie chaque semaine un rapport à son ambassade. Nous voudrions mettre la main sur l'un d'eux, pour le communiquer aux autorités suisses et faire coffrer le bonhomme.

JACQUES

Je ne vois pas en quoi je puis vous être utile...

CHARLIER

C'est bien simple. Il faut nous procurer un de ses rapports.

JACQUES

Comment ?

CHARLIER

Il n'y a qu'un moyen : c'est de visiter ses tiroirs.

JACQUES, *tressaillant.*

Je ne peux pas faire cela.

CHARLIER, *le scrutant.*

Pourquoi ?

JACQUES, *troublé.*

Profiter de la confiance de cet homme pour le voler...

CHARLIER, *ironique.*

Ah, ces scrupules vous honorent. Si tous les Allemands en avaient de pareils à notre égard, la guerre serait une idylle. (*Sévère.*) Il me semble que vous perdez un peu le sens des réalités, à Selvas. On se bat, en ce moment, mon cher.. Les compatriotes de M. Hirtz sont en train de ravager la France... Lui-même les aide de son mieux... Alors, permettez-moi de m'étonner de vos délicatesses.

JACQUES

Ce que vous me demandez... me serait impossible.

CHARLIER

On a demandé des choses un peu plus difficiles à trois ou quatre millions de Français.

JACQUES

Je ne refuse pas de me rendre utile... Confiez-moi quelque autre mission.

CHARLIER, *coupant.*

Celle-ci est la plus simple et la plus pressante. Si vous n'en voulez pas, je n'ai plus qu'à m'en aller... J'ai essayé de vous tirer d'embarras... Je me heurte à des hésitations tellement singulières que je regrette ma franchise et ma bonne volonté. *Il se lève.*

JACQUES

Ne vous en allez pas.

CHARLIER

Nous n'avons plus rien à nous dire... L'amitié est un noble sentiment. Vous pourrez continuer à cultiver sans remords celle du professeur Hirtz... Peut-être pas pendant bien longtemps, car je dois vous prévenir que, dans quinze jours, vous serez appelé au consulat pour votre visite médicale.

JACQUES, *angoissé.*

Restez.

CHARLIER

Je dois aussi vous avertir que je suis forcé de rendre compte à mes chefs de vos relations avec le Professeur.

JACQUES

Comment ?

CHARLIER

L'Évangile nous recommande bien d'aimer nos ennemis. Malheureusement pour vous, le treizième bureau nous l'interdit.

JACQUES

Rasseyez-vous !

CHARLIER, *obéissant.*

A quoi bon ?

Un silence. On entend distinctement le canon. Une vitre tremble.

JACQUES

Ce canon est énervant...

CHARLIER

Oui... Le canon est un des gros inconvénients de la guerre. (*Un silence.*) A ce propos, je puis vous apprendre que les prochains conseils de revision seront impitoyables.

JACQUES, *tremblant.*

Ah ?

CHARLIER, *le guettant.*

Ce canon, qui vous énerve, nous a tué beaucoup de monde. La crise des effectifs est grave. J'ai lu des instructions secrètes aux médecins majors... Il ne faut plus compter passer entre les mailles. Désormais, on prend tout.

Un silence.

JACQUES

Comment faudrait-il faire pour vous procurer ce rapport ?

CHARLIER, *dissimulant un sourire.*

Sa chambre est fermée à clef dans la journée, n'est-ce pas ?

JACQUES

Toujours.

CHARLIER

Où met-il ses papiers ?

JACQUES

Je ne sais pas. Il y a quelquefois, sur sa table, des manuscrits dans des classeurs bleus.

CHARLIER, *intéressé.*

Ah ?

JACQUES

Je ne pense pas que le rapport soit là.

CHARLIER

Peu importe, ces manuscrits peuvent présenter un grand intérêt... (*Il réfléchit.*) Vous entrerez chez lui, un soir, à l'improviste.

JACQUES

Et puis ?

CHARLIER

Pendant que vous serez en train de causer peinture ou amour universel, moi je lui téléphonerai d'un café. Je le ferai demander d'urgence à l'appareil. Il vous laissera seul et vous aurez le temps de vous orienter... Si vous trouvez quelque chose de sérieux sur la table, vous le raflez.

JACQUES

Il s'en apercevra.

CHARLIER

Pas immédiatement. Vous aurez sur vous un classeur bleu, pareil à ceux dont il se sert. Vous le laissez à la place de celui que vous emportez. Comprenez-vous ?

JACQUES

Oui, mais le lendemain ?

CHARLIER

Oh, le lendemain, vous serez en voyage. Vous irez porter vous-même le manuscrit au chef. Vous ferez la connaissance de ces messieurs et, si vous avez eu la main heureuse, vous serez tout de suite bien noté.

JACQUES

Et si je ne trouve rien sur la table ?

CHARLIER

Vous jetez un coup d'œil dans l'armoire à glace, dans les tiroirs, vous posez des jalons et, la fois suivante, vous opérez avez certitude... Vous avez l'air épouvanté... C'est moins dangereux qu'un assaut à la baïonnette, vous savez ?... Peut-être, en somme, préférez-vous les assauts à la baïonnette ? *(Jacques tressaille.)* Non ? Alors, c'est dit, je compte sur vous ?

JACQUES, *soupirant.*

J'essaierai.

CHARLIER

A la bonne heure ! Puisque nous sommes d'accord, je vais vous donner tout de suite quelques indications sur le fonctionnement de nos services. Le personnage en domino vert qui était à la fête, c'est M. Léon, autrement dit le lieutenant Boccardet. Il habite à Zurich, 3, rue du Lac. C'est à lui que vous communiquerez le résultat de l'opé-

ration. S'il y a lieu, il vous enverra chez M. Guillaume, à Schaffouse. *(Jacques sort un carnet de sa poche et note quelque chose.)* Qu'est-ce que vous faites ?

JACQUES

J'inscris l'adresse.

CHARLIER, *furieux.*

Mais vous êtes fou ! Si vous perdez ce carnet ? Si on vous le vole ?... Pas une note, pas un chiffre, pas un nom ! Tout doit être là !

Il se touche le front.

JACQUES

Bon. Je ne savais pas. Nous disons : M. Guillaume, 3, rue du Lac.

CHARLIER

M. Léon ! Léon !

JACQUES

Ah, oui.

CHARLIER

3, rue du Lac, à Zurich.

JACQUES

Bien, et l'autre ?

CHARLIER

M. Guillaume, hôtel de l'Aigle, à Schaffouse. C'est notre chef de service. Il a organisé des filiales

un peu partout. C'est moi qui dirige celle de Selvas, avec Hans.

JACQUES

Hans ?

CHARLIER

Hans est un Allemand pur sang, le baron von Buri. Noblesse authentique et grandes relations. C'est un poète. Il travaille pour nous, parce que le Kaiser a interdit la représentation de ses drames pendant la guerre.

JACQUES

C'est stupéfiant.

CHARLIER

Vous en verrez d'autres.

JACQUES, *récapitulant sur ses doigts.*

M. Léon, 3, rue du Lac, à Zurich ; M. Guillaume, hôtel de l'Aigle, à Schaffouse et Hans, qui est le baron von Buri.

CHARLIER

Vous y êtes.

JACQUES

C'est tout ?

CHARLIER

Non. Il y a Marfa, dont il faut que je vous parle.

JACQUES

Marfa ?

CHARLIER

Il y a cinq ans, Marfa chantait *les Fraises à la crème* au Petit Casino...

JACQUES

Au Petit Casino...

CHARLIER

... quand le Kronprinz de Bavière, de passage à Paris, voulut coucher avec elle.

JACQUES, *riant.*

Tiens, c'est amusant!

RIDEAU

ACTE IV

NEUVIÈME TABLEAU

La chambre du Professeur, le soir. Une pièce toute pareille à la chambre de Jacques. Seule, la disposition des meubles est différente. La table est couverte de dossiers, de papiers. Le Professeur, qui vient d'être interrompu dans son travail, tient encore la plume à la main et regarde Jacques d'un air ennuyé. Celui-ci parle en marchant fébrilement autour de la table. Ses yeux reviennent constamment aux papiers. Quand il passe derrière le Professeur, il essaye maladroitement de lire par-dessus son épaule.

JACQUES, *très nerveux, d'une voix haute.*

Excusez-moi d'avoir insisté pour causer avec vous, ce soir... Je sens que je vous dérange... Mais c'est une question qui s'est emparée de mon esprit avec une telle force, que je n'aurais pu m'endormir sans vous l'avoir soumise.

LE PROFESSEUR, *soupirant.*

C'est de la métaphysique.

JACQUES

S'il n'y a rien, en dehors de ma pensée, ma pensée elle-même n'est peut-être que le songe d'un songe... une ombre qui traverse l'incréé. Pourquoi souffrir, si nous ne sommes que le cauchemar d'un démiurge ?

LE PROFESSEUR, *l'observant.*

Nous souffrons, cependant.

JACQUES

Pas moi.

LE PROFESSEUR, *agacé.*

Et si je traverse votre main avec ce canif ?

JACQUES

J'ai prévu l'objection. Je penserai que je souffre, comme pensent qu'ils souffrent les millions de blessés sur les champs de bataille. Mais la pensée de la souffrance ne prouve pas la réalité de la souffrance.

LE PROFESSEUR, *brusque, surprenant un regard insistant sur les dossiers.*

Allons, laissez là ces rêveries.

JACQUES

Je vous ennuie ?

LE PROFESSEUR, *le scrutant.*

Non. Vous m'étonnez.

JACQUES

Lequel est le plus déraisonnable, nier l'existence de choses que je ne puis connaître dans leur essence, ou l'affirmer?

LE PROFESSEUR, *haussant les épaules.*

Les deux sont inutiles.

JACQUES

Alors, vous condamnez toute métaphysique ? *On frappe.*

LE PROFESSEUR

Entrez !

FRIDA, *entrant.*

On demande monsieur le Professeur au téléphone.

LE PROFESSEUR, *étonné.*

Moi ? Vous êtes sûre ?

FRIDA

Oui, c'est un monsieur.

LE PROFESSEUR

Quel monsieur ?

FRIDA

Je ne sais pas. Il m'a dit : « Demandez au professeur Hirtz de venir tout de suite à l'appareil. »

LE PROFESSEUR, *se levant.*

C'est singulier. (*Frida sort. Le Professeur observe Jacques, dont la main gauche est agitée par un tremblement nerveux. Surprenant ce regard, Jacques met sa main dans sa poche. Le Professeur gagne la porte.)* Vous permettez ?

JACQUES, *avec empressement.*

Je vous en prie. Je vous attendrai. J'ai encore un point à vous soumettre. (*Le Professeur sort. Aussitôt, Jacques va à la table et compulse les paperasses. Il déchiffre péniblement des titres, feuillette des dossiers avec découragement. Il s'arrête et murmure :*) Zut ! C'est de l'allemand ! (*Il empoche au hasard un manuscrit contenu dans un classeur bleu et lui substitue un classeur de même apparence qu'il a retiré de sa poche. Ensuite, il va s'asseoir sur le siège le plus éloigné de la table et fredonne un air de danse. Le Professeur rentre brusquement. Jacques surpris, attaque automatiquement une phrase préparée.*) Le second point est celui-ci : « D'où peut provenir, chez l'homme, la croyance à la réalité du monde ? » (*Le Professeur le regarde fixement et reprend avec lenteur sa place à la table. Jacques continue, très troublé, d'une voix entrecoupée.*) Elle provient exclusivement... de ses sensations... mais ces sensations elles-mêmes... quelle en est la cause ?

LE PROFESSEUR, *l'interrompant, son accent revenant sous le coup de l'émotion.*

Ainsi, vous pensiez que le professeur Hirtz était au téléphone ?... Non ! Quand il voit un petit Français tourner autour de sa table, en l'amusant avec des balivernes, quand un inconnu le demande à l'appareil, le professeur Hirtz ne descend pas. Il reste derrière la porte et il regarde. Et quand il a vu, il pense : « Petit artiste, petit malade nerveux, petit philosophe, tu es un espion comme les autres. » C'est triste, cela... C'est ce que j'ai vu de plus triste, depuis que je suis à Selvas.

Un silence. Jacques étouffe.

JACQUES

Je... je voudrais un peu d'eau.

Le Professeur lui verse à boire. Il boit.

LE PROFESSEUR

Allons, rendez-moi ce que vous avez pris... C'est, je crois, un mémoire sur la géologie de la Suisse.

JACQUES, *sortant le cahier de sa poche.*

Je ne sais pas ce que c'est. Je ne lis pas l'allemand.

LE PROFESSEUR, *prenant le manuscrit et l'examinant.*

Précisément.

JACQUES

Monsieur Hirtz... je ne suis pas... un espion...

C'est la première fois que j'essaye... Charlier m'avait assuré que vous en étiez un...

LE PROFESSEUR

Je pardonne à une canaille de se tromper sur un honnête homme. Mais que vous l'ayez cru, vous... voilà ce qui me rend malheureux.

JACQUES

Je ne sais pas si je l'ai cru.

LE PROFESSEUR

Alors, Monsieur, pourquoi venez-vous cambrioler mes papiers ?

JACQUES, *haletant.*

Il le fallait... pour ne pas aller à la guerre. On m'avait donné le choix... Ou partir pour le front, ou travailler avec eux. Je ne pensais pas que ce serait si douloureux.

LE PROFESSEUR

Ce qui est douloureux, c'est de manquer son coup. Car, si vous aviez réussi, je serais dépouillé du fruit de mon travail. Et vous vous frotteriez les mains avec M. Charlier.

JACQUES

Non. Charlier m'est odieux. Croyez-moi si vous voulez... J'ai beaucoup de sympathie pour vous !

LE PROFESSEUR

Tout est possible. Mais, dans la vie, il faut agir conformément à ses sentiments.

JACQUES, *s'animant, dans une espèce de rage contre lui-même.*

Je ne peux pas. Je ne sais quel démon m'en empêche... Ainsi, tenez, je suis sûr, à présent, que malgré ma lâcheté, la tentation du sacrifice était en moi. Et vous voyez, au lieu d'être à ma place, je fais le malade en Suisse. Voilà des années que je suis écartelé par cette contradiction. J'ai pris des femmes dont je ne voulais pas ; j'ai peint des toiles qui me répugnaient... et vous, le seul homme pour qui j'avais de l'affection ici, je vous ai offensé, dévalisé ! Je suis une machine faussée. Je pense à droite, j'agis à gauche.

LE PROFESSEUR, *sévère.*

Quand on le sait, on n'agit pas.

JACQUES

Mais, sans l'action, je deviendrais fou ! Il y a pour moi, dans le geste le plus maladroit, le plus vil, une puissance d'apaisement et de réparation... Ce n'est pas seulement pour échapper à la guerre que j'ai accepté cette besogne, c'est aussi pour sauver ma raison. Comprenez-vous ?

LE PROFESSEUR

Je ne suis pas un romancier, pour vous suivre dans ces complexités.

Il se lève et se dirige vers la sonnette.

JACQUES

Qu'est-ce que vous faites ?

LE PROFESSEUR

Je vais faire téléphoner au bureau de police.

JACQUES, *tressaillant.*

De police ?

LE PROFESSEUR, *se croisant les bras.*

Alors, mon petit garçon, vous tramez contre moi un complot détestable... Vous essayez de me déshonorer, vous profitez de mon hospitalité pour me voler des documents... Je vous prends sur le fait... et vous croyez que tout finira par de la psychologie ? *Nein ! Das geht nicht !* Je me flatte d'être un idéaliste, mais je ne suis pas... comment dites-vous ? une poire !... Je suis forcé de vous faire arrêter.

JACQUES, *se levant.*

Monsieur Hirtz... c'est impossible... Vous n'allez pas...

LE PROFESSEUR, *près de la sonnette.*

Ia ! je vais demander la communication. Le commissaire m'enverra quelqu'un aux mains de qui je

vous remettrai ce soir même... Vous ne pourrez pas nier le flagrant délit, je pense ?

JACQUES

Qu'est-ce que vous gagnez au scandale, puisque je vous ai rendu vos papiers ?

LE PROFESSEUR

J'y gagne de me laver publiquement de vos soupçons.

JACQUES

Mais je n'ai plus de soupçons.

LE PROFESSEUR

Et Charlier ? Cette canaille verrait dans mon pardon l'aveu que j'ai fait de l'espionnage et que j'ai peur de la justice.

JACQUES

Il n'a pas besoin de savoir ce qui est arrivé. Je dirai que je n'ai pas pu remplir ma mission.

LE PROFESSEUR

Et demain, il m'enverra un autre de ses mouchards. Je serai surveillé... Ma correspondance ouverte. *Nein ! Das geht nicht !*

JACQUES

Je vous promets de détourner ses soupçons.

LE PROFESSEUR

Comment ?

JACQUES

Confiez-moi le double d'un de vos mémoires sur la géologie, l'histoire, n'importe quel sujet scientifique... Je le remettrai à Charlier, en lui faisant croire que je vous l'ai dérobé. Et je lui dirai : « Vous voyez à quoi s'occupe le professeur Hirtz... C'est un savant paisible. Ce n'est pas un espion. »

LE PROFESSEUR

Charlier répondra simplement : « Vous n'avez pas eu la main heureuse. Il faut recommencer. » *Nein.* Il vaut mieux que vous alliez en prison.

Il se dirige de nouveau vers la sonnette.

JACQUES, *lui barrant le chemin, pleurant.*

Monsieur Hirtz ! Monsieur Hirtz ! Je ne veux pas être enfermé ! Trouvez autre chose. J'ai une confiance absolue dans votre bonté, dans votre sagesse. Je sais que vous êtes généreux. Vous ne me haïssez pas.

LE PROFESSEUR

C'est vrai. Mais ne spéculez pas sur ma pitié. Je suis assez fort pour ne pas l'écouter et ne chercher que la justice... ou, tout au moins, mon intérêt.

JACQUES

Cherchons votre intérêt... Que puis-je faire pour vous ?

LE PROFESSEUR, *se promenant avec ennui.*

Ach !.... rien... rien.

JACQUES

Demandez-moi n'importe quoi !

LE PROFESSEUR

Je n'ai rien à vous demander.

JACQUES

Voulez-vous que je fasse votre portrait ? Ou que je vous donne des toiles ?... Prenez tout ce qui vous plaira... Elles ne sont pas sans valeur, mes toiles ! Elles se vendaient, à Paris, avant la guerre.

LE PROFESSEUR

Suis-je un marchand de tableaux ?

JACQUES

Et si je vous aidais dans votre travail ?

LE PROFESSEUR, *le regardant.*

Dans mon travail ?

JACQUES

Oui... je puis recopier des manuscrits.

LE PROFESSEUR

Vous ne savez pas l'allemand !

JACQUES

Je puis dépouiller des ouvrages français... les résumer pour vous... enfin, vous êtes utile.

LE PROFESSEUR, *réfléchissant.*

Concernant mon travail, il y a bien un petit service que vous pourriez me rendre.

JACQUES

Vous voyez !

LE PROFESSEUR

Mais il n'est pas en proportion de celui que vous me demandez.

JACQUES

N'importe. De quoi s'agit-il ?

LE PROFESSEUR

Je ne vous ai jamais dit que j'écrivais une histoire de la diplomatie secrète pendant la guerre ?

JACQUES

Non.

LE PROFESSEUR

C'est un gros travail... d'une documentation difficile. Il y aura un chapitre sur l'espionnage anglais, un sur l'espionnage allemand et un sur l'espionnage français. Pour ce dernier, j'ai grand besoin de renseignements. En ma qualité d'Allemand, je ne puis les demander à des Français... et en ma qualité d'historien indépendant, étranger à la politique, je ne puis, non plus, les demander à mon gouvernement. Je n'ai d'autre source d'information que les journaux, et c'est une source misérable...

Vous seriez, je pense, en mesure de combler cette lacune.

JACQUES

Certainement.

LE PROFESSEUR, *comme à regret.*

Je crois que je suis tout de même en train d'écouter ma pitié, car, ce que je vais vous proposer, ce n'est pas la justice... et c'est à peine mon intérêt... Si vous voulez m'expliquer le fonctionnement du service auquel vous appartenez... il ne sera plus question du petit incident de ce soir.

JACQUES, *très ému.*

Monsieur Hirtz... je vous remercie de votre générosité, mais... je ne peux pas en profiter.

LE PROFESSEUR, *surpris.*

Pourquoi ?

JACQUES

Je passerais en conseil de guerre.

LE PROFESSEUR, *même jeu.*

Comment cela ?

JACQUES

Charlier m'a prévenu. A la moindre indiscrétion de ma part...

LE PROFESSEUR

Permettez, si vous dévoilez des secrets d'État à

de malhonnêtes gens qui en font usage contre votre pays, c'est plus qu'une indiscrétion, c'est une trahison... *Aber*, si vous donnez quelques petits renseignements à un savant honorable, ce n'est même pas une indiscrétion, c'est une contribution à la science.

JACQUES

Évidemment, c'est très différent. Pourtant, je ne peux pas révéler à un Allemand... les noms de nos espions.

LE PROFESSEUR, *plaisantant.*

Vous ne devez pas dire espions, puisqu'ils sont français !... Ce sont des agents secrets. Pour vous, les espions sont toujours allemands. Pour nous, ils sont toujours français. Ah ! Ah !

JACQUES

Si mes chefs apprenaient... je serais perdu...

LE PROFESSEUR

Comment apprendraient-ils ? Vos renseignements resteraient consignés dans mes notes. Mon livre ne paraîtra qu'un ou deux ans après la guerre.

JACQUES

Non... je ne peux pas... J'ai trop peur !

LE PROFESSEUR

Bien. Je n'insiste pas ! Vous avez une façon d'être reconnaissant qui décourage la générosité.

JACQUES

Pardonnez-moi.

LE PROFESSEUR

Comment ? Je vous offre la liberté au prix d'un tout petit service... et vous refusez, en m'offensant de nouveau ? Vous vous méfiez de moi ! Vous me croyez capable de vous inciter à une trahison et de vous trahir ensuite ? Pfui ! Vous outragez mon honneur de savant !... Vous bafouez mes mouvements de p..., oui, de pitié. Car, je puis bien vous le dire, à présent, ce n'est pas l'intérêt qui me dictait cette proposition. J'ai parlé d'intérêt par pudeur, Monsieur, pour vous cacher mon émotion. Mais c'est votre faiblesse, ce sont vos larmes, et c'est aussi la pensée du chagrin de votre charmante femme qui m'ont poussé. Vous savez maintenant à quels sentiments vous venez d'attenter. Ah ! je vous jure que je ne les éprouve plus et que je vais me faire rendre justice avec une parfaite sérénité. (*Il sonne trois fois.*) Nous demanderons la communication.

JACQUES

Non ! Non !

LE PROFESSEUR

Trop tard, petit ingrat !

JACQUES

Écoutez, monsieur Hirtz, il ne faut pas m'en vouloir de ne pas avoir compris votre générosité. De-

puis hier, je ne sais plus où j'en suis. Je sens que je m'enlise, je n'ai plus qu'une idée, m'échapper et respirer !... Charlier, vous, il me semble que tout le monde m'enfonce un peu plus.

LE PROFESSEUR

Moi ? moi qui voulais vous sauver ?

JACQUES

Évidemment, quand je réfléchis, je me rends bien compte ! Ah, n'appelez pas la police... Oubliez ma vilaine défiance de tout à l'heure... Donnez-moi votre parole de ne répéter ce que je vous dirai à personne... Et je vous dirai tout ce que vous voudrez.

On frappe.

LE PROFESSEUR

Entrez ! (*Frida paraît. Supplication muette de Jacques.*)

Frida, vous nous apporterez deux grogs.

FRIDA

Bien, monsieur le Professeur.

Elle sort.

JACQUES, *sans voix.*

Merci... merci...

LE PROFESSEUR, *écartant le remerciement du geste.*

Puisque nous sommes tombés d'accord, ne perdons pas de temps. (*Il se dispose à écrire.*) Veuillez me désigner les agents français que vous connaissez.

JACQUES

Il y a d'abord Charlier.

LE PROFESSEUR

Je sais.

JACQUES

Il travaille depuis deux ans à Selvas, sous les ordres de M. Léon, qui est le lieutenant Boccardet.

LE PROFESSEUR

J'en avais entendu parler. Où habite-t-il ?

JACQUES

A Zurich, 3, rue du Lac.

LE PROFESSEUR, *notant.*

Bien. Ensuite ?

JACQUES

Le chef du service est à Schaffouse, hôtel de l'Aigle. Il s'appelle M. Guillaume.

LE PROFESSEUR

Son vrai nom ?

JACQUES

Je ne le connais pas encore. Je vous le communiquerai dans la suite. Il est chargé d'organiser les filiales.

LE PROFESSEUR

Très intéressant. Et à Selvas, Charlier est seul ?

JACQUES

Non... il y a encore Hans.

LE PROFESSEUR

Qui est-ce ?

JACQUES

Un Allemand, le baron von Buri.

LE PROFESSEUR, *sursautant.*

Von Buri ?

JACQUES.

Le poète.

LE PROFESSEUR

Ach! Vous vous moquez de moi.

JACQUES, *souriant.*

Oh, vous en verrez d'autres.

LE PROFESSEUR, *indigné.*

Von Buri trahit ? Von Buri travaille pour la France ?

JACQUES

Mais oui, parce que le Kaiser a interdit la représentation de ses pièces pendant la guerre.

LE PROFESSEUR

Ah, la canaille, je le ferai... (*Se reprenant*) je le stigmatiserai dans mon histoire ! Ensuite...

JACQUES, *se carrant.*

Ensuite, il y a Marfa.

LE PROFESSEUR

Marfa ?

JACQUES

Il y a cinq ans, Marfa chantait *les Fraises à la crème* au Petit Casino, quand le Kronprinz de Bavière, de passage à Paris, voulut coucher avec elle.

LE PROFESSEUR, *souriant.*

Tiens, c'est assez drôle !

DIXIÈME TABLEAU

Le quai promenade, devant la villa qu'habitent Jacques et Thérèse, à Montreux. La villa est à droite, un peu en retrait, séparée de la promenade par un jardin et un petit mur bas. Six heures de l'après-midi, au début du printemps. Jacques peint dans son jardin. Sur la promenade paraissent la Marquise d'Aqua-Tinto et son Nègre, en veston clair et feutre gris.

LA MARQUISE

Pourquoi es-tu méchant, Sammy ? Je t'ai fait meubler une si belle chambre, avec des sofas, des tapis d'Orient... et tu ne veux pas que j'y vienne.

LE NÈGRE, *obstiné.*

Non. Jé vé pas.

LA MARQUISE, *suppliante.*

Laisse-moi venir une seule fois, Sammy... ce soir, par exemple.

LE NÈGRE, *touchant un bijou qu'elle porte en pendentif.*

Non. Jé vé pas... Si tu y a veux véni... donne-moi ta pelle.

LA MARQUISE

Mais, Sammy, c'est une perle de cinquante mille francs.

LE NÈGRE

Moi, jé sais pas. Si tu y a veux véni... Donne-moi ta pelle.

Ils passent. Sur la promenade paraît une grosse Dame octogénaire à lunettes bleues, richement habillée de velours jaune. Elle donne le bras à sa dame de compagnie, une chétive créature en noir.

LA GROSSE DAME

Je vous dis que nous mangerons des rats ! Je ne peux déjà plus me nourrir, moi. Plus de fromage, plus de beurre. Mon fils gagne quatre cent mille francs par jour dans sa fabrique de munitions... et moi, je ne peux pas acheter une livre de beurre. C'est révoltant ! L'argent n'est plus l'argent. En 70, j'en ai mangé, des rats. Mais je n'avais pas d'argent. Si j'en avais eu...

Elles passent. Thérèse sort de la villa, s'approche de Jacques et regarde sa toile.

THÉRÈSE

C'est ce que tu as fait de mieux !

JACQUES, *avec une satisfaction juvénile.*

Oui. Je n'en connais pas beaucoup qui pourraient montrer un morceau pareil.

THÉRÈSE

Quand je pense que, là-haut, les derniers temps, tu croyais ne plus pouvoir travailler !

JACQUES, *peignant.*

C'est vrai.

THÉRÈSE, *moqueuse et tendre.*

Tu installais ton chevalet devant une montagne, tu préparais les pinceaux, la toile... et quelque chose t'arrêtait. Tu disais : « Il y a comme un voile entre la nature et moi. Les formes bougent, la lumière tremble. Je ne peux plus rien fixer. Je suis fini. »

JACQUES, *sans se retourner.*

Je croyais l'être.

THÉRÈSE

Moi, je n'ai jamais désespéré.

JACQUES, *cessant de peindre et se retournant à demi.*

Pourquoi ?

THÉRÈSE

Te rappelles-tu le temps de nos fiançailles, dans cette petite pension vaudoise, pas très loin d'ici ?

JACQUES

Quel rapport ?

THÉRÈSE, *même jeu.*

Quand nous descendions, à sept heures du matin, dans la véranda, avant de partir en course, et que tu m'embrassais en tremblant, tu me disais : « Je crains, Mademoiselle, d'être incapable d'aimer. »

Elle rit.

JACQUES, *même jeu.*

Oui, je me rappelle. Il me semblait mentir en te serrant contre moi.

THÉRÈSE

Quelques années plus tard, l'été que nous avons passé en Savoie, tu as cru sentir la vieillesse descendre sur toi.

JACQUES

La vieillesse ?

THÉRÈSE

Oui. Tu disais : « Je ne retrouverai plus jamais cette paix animale qui m'enveloppait jadis, quand je me couchais sur l'herbe d'un alpage ».

Elle rit.

JACQUES, *souriant.*

Ah, oui, je me souviens.

THÉRÈSE

Il y a trois semaines, tu te croyais tuberculeux ! (*Tous les deux rient.*) Est-ce que la jeunesse n'est pas encore là ? Est-ce que tu ne m'aimes pas mieux qu'autrefois ? Est-ce que la lumière ne te rend pas plus heureux que jamais?

JACQUES, *avec émotion.*

Si.

THÉRÈSE

Voilà. Je passe ma vie à écarter de toi les fantômes... et tu me reproches de t'asservir.

JACQUES, *l'enlaçant.*

Je suis un être absurde. (*Il lève la tête.*) Le soleil est trop bas. Je ne peux plus travailler. (*Il démonte sa toile.*) Sais-tu ce qui m'a guéri?

THÉRÈSE, *lui caressant le front.*

C'est moi.

JACQUES

Oui, mais je crois que la drogue puante que j'ai avalée avant de partir m'a fait du bien aussi.

THÉRÈSE, *incrédule.*

Le véronal du docteur Muotta ?

JACQUES *riant.*

Non, pas le véronal ! Je parle de mon petit plongeon dans l'infamie humaine. Il m'a délivré. Il m'a rendu pareil à d'autres gens. En commettant un crime, j'ai expulsé mes démons... Je les ai laissés là-haut, parmi les brouillards de cet enfer blanchâtre.

THÉRÈSE

Tu as flirté avec le crime, voilà ce que tu as fait. Et même si le Professeur n'était pas ce que nous croyons...

JACQUES, *tressaillant.*

Hein ?

THÉRÈSE

Oui, même si tu avais commis un vrai crime, eh bien, je dis qu'il en valait la peine... puisque tu es là, puisque je t'aime et que tu travailles !

Un silence.

JACQUES, *regardant son tableau.*

C'est tout de même bien !

THÉRÈSE

C'est épatant. (*Entrant avec lui dans la villa.*) Ah, dis donc, Mme Bouvier a téléphoné que ses enfants seraient là ce soir. Tu pourras commencer tes croquis.

JACQUES

Bien.

Ils disparaissent dans la villa. Sur la promenade, un Monsieur en veston gris, une serviette de cuir sous le bras, entre de gauche et jette des regards impatients dans toutes les directions. Charlier paraît à droite, l'air effaré et avise le Monsieur en gris. Quand ce dernier parle, on reconnaît la voix du personnage en domino vert qui s'entretenait avec Charlier à la fin de la fête.

CHARLIER

Il y a longtemps que vous m'attendez ?

LE MONSIEUR EN GRIS

J'arrive.

CHARLIER

J'ai déposé ma valise à la consigne. C'est plus prudent que dans un hôtel.

LE MONSIEUR EN GRIS

Vous savez les nouvelles ?

CHARLIER

Von Buri arrêté ? Oui.

LE MONSIEUR EN GRIS

Marfa aussi.

CHARLIER, *inquiet.*

Marfa ?

LE MONSIEUR EN GRIS

Il y a trois jours, à Bâle... Avant-hier, perquisition à Schaffouse, chez Guillaume... Trois kilos de papiers saisis... Obligé de filer au milieu de la nuit, camouflé en alpiniste. A Zurich, hier matin, deux flics devant ma porte. Je me suis débiné par le jardin.

CHARLIER, *atterré.*

Mais c'est une catastrophe.

LE MONSIEUR EN GRIS

Ah, vous pouvez le dire.

CHARLIER, *très nerveux, se levant.*

Si les papiers de Guillaume sont entre leurs mains, on peut nous arrêter d'un moment à l'autre.

LE MONSIEUR EN GRIS

Il faut ouvrir l'œil.

CHARLIER

Nous devrions être en France. Et vous me faites venir ici !

LE MONSIEUR EN GRIS

J'ai des instructions de Guillaume.

CHARLIER

Pourquoi nous envoie-t-il à Montreux ?

LE MONSIEUR EN GRIS

« Punitive expedition », comme disent les Anglais.

CHARLIER

Ce qui signifie?

LE MONSIEUR EN GRIS, *désignant la villa.*

Régler, avant tout, les comptes de l'artiste, là.

CHARLIER

C'est lui qui a trahi? Vous en êtes sûr ?

LE MONSIEUR EN GRIS

C'est lui... ou vous. (*Charlier hausse les épaules.*) Vous savez qu'il y a des gens à nous dans la police suisse ... Aussitôt connues les arrestations de Buri et de Marfa, j'ai été trouver quelqu'un à qui j'ai dit : « Il y a cinq cents francs pour vous, si vous m'indiquez la source des dénonciations. » Le soir même, j'avais le renseignement. Le voici.

Il sort de son portefeuille une note dactylographiée.

CHARLIER, *lisant.*

« Le professeur Hirtz a communiqué une liste de noms et d'adresses à l'ambassade d'Allemagne, sur indications fournies par un agent français, résidant à Selvas.» Le sale rapin !... Ça ne m'étonne qu'à moitié ; après la tentative manquée, il avait la figure de quelqu'un qui vient de manger le morceau. Quand je vous disais qu'il était dangereux !

Je ne voulais pas me servir de lui. Vous m'avez forcé à le faire travailler. Vous êtes responsable de ce qui arrive. Moi, je suis couvert.

LE MONSIEUR EN GRIS

Votre indignation patriotique fait plaisir à constater.

CHARLIER

C'est que je vous connais. Vous avez déjà dû me charger auprès de M. Guillaume. Je vous préviens que je me défendrai.

LE MONSIEUR EN GRIS

Pour le moment, vous n'avez qu'à m'obéir.

CHARLIER

Alors, quelles sont vos instructions ?

LE MONSIEUR EN GRIS

Nous allons lui proposer une promenade en automobile.

CHARLIER

Mais la frontière ?

LE MONSIEUR EN GRIS

J'ai des pouvoirs spéciaux.

CHARLIER

Et une fois de l'autre côté ?

LE MONSIEUR EN GRIS

Je le remets à la gendarmerie. Mon rôle est terminé.

CHARLIER

Où le fusillera-t-on ?

LE MONSIEUR EN GRIS

Je n'en sais rien... Suivant moi, un monsieur qui a fait coffrer deux de nos agents et saisir des documents secrets ne mérite même pas les honneurs d'un conseil de guerre.

CHARLIER

Est-il nécessaire que je sois de la promenade ?

LE MONSIEUR EN GRIS

Certes. Il faudra que vous l'amusiez, au passage de la frontière. Est-ce qu'il aime le peintre Hodler ?

CHARLIER

Sûrement !

LE MONSIEUR EN GRIS

Alors, vous le débinerez pour amorcer une discussion.

CHARLIER

Et... que m'offre-t-on pour cette jolie besogne ?

LE MONSIEUR EN GRIS

Si elle vous répugne, dites-le... Vous préférez peut-être partir pour le front ?

CHARLIER

Ma foi... presque.

LE MONSIEUR EN GRIS

Ne crânez donc pas. Vous empoisonneriez toute votre famille, plutôt que de risquer une égratignure.

CHARLIER

Naturellement, si vous avez besoin de moi, je ne me récuse pas. Mais je peux bien, à mon tour, vous demander une faveur... Après ces arrestations, ces perquisitions, ma situation va devenir impossible en Suisse... Faites-moi donner un poste officiel.

LE MONSIEUR EN GRIS, *haussant les épaules.*

Ambassadeur ? Consul général ? Qu'est-ce que vous préférez ?

CHARLIER

On peut bien me caser quelque part.

LE MONSIEUR EN GRIS

Ne vous inquiétez pas, si nous sommes contents de vous, nous saurons vous mettre à l'abri.

CHARLIER, *soupirant.*

Je n'insiste pas. J'espère qu'on me remboursera mes frais.

LE MONSIEUR EN GRIS

Oui. Le déplacement, plus cinquante francs.

CHARLIER

Merci.

LE MONSIEUR EN GRIS, *tirant sa montre.*

Bientôt sept heures. Il faudrait nous montrer. Il ne sera pas trop surpris de nous voir ?

CHARLIER

Non. C'est moi qui lui ai conseillé de venir à Montreux. Il attend mes instructions.

LE MONSIEUR EN GRIS

Vous direz que je désire faire sa connaissance. Je l'inviterai à dîner et, au dessert, j'amènerai la promenade.

CHARLIER

Vous avez une auto ?

LE MONSIEUR EN GRIS

Et un chauffeur. Vous n'avez aucune initiative à prendre.

CHARLIER

J'y vais.

LE MONSIEUR EN GRIS

Vous êtes blanc comme une pierre... Ne faites pas cette figure, ou il va se méfier.

CHARLIER

Oh, il n'est pas méfiant.

LE MONSIEUR EN GRIS, *lui tendant une petite gourde.*

Avalez une gorgée de cognac.

CHARLIER

Merci.

Il boit.

LE MONSIEUR EN GRIS

Eh bien, quoi ? Ce n'est pas si terrible ; si vous étiez aux armées et que l'on vous commandât de peloton d'exécution, il faudrait marcher.

CHARLIER

Évidemment.

LE MONSIEUR EN GRIS

Moi aussi, j'ai bon cœur, mais le devoir avant tout.

CHARLIER

J'y vais.

LE MONSIEUR EN GRIS

Je vous attendrai dans le jardin. (*Tous deux pénètrent dans le jardin.*) Il est bien logé.

CHARLIER

Oui. Il est plus avantageux de trahir la France que de la servir.

LE MONSIEUR EN GRIS

Qu'est-ce qu'il a pu toucher ? Dix mille ? Quinze mille ?

CHARLIER

Qui sait ? Peut-être cinquante francs. C'est un tel daim !

Charlier pénètre dans la villa. Sur la promenade, à droite, paraissent un Vieillard à cheveux blancs et l'Interné du bal.

LE VIEILLARD

Vous avez vu : Debussy vient de mourir.

L'INTERNÉ, *indifférent.*

Oui.

LE VIEILLARD

Cela m'a beaucoup ému.

L'INTERNÉ

Un jour, j'ai rampé dix minutes sur les boyaux de braves paysans qui s'étaient fait éventrer pour leur pays. Alors, la fin d'un artiste ne peut pas m'émouvoir. Ces gens-là ont fait leur temps. Nous n'en voulons plus.

LE VIEILLARD, *découragé.*

Quelle race êtes-vous donc, et que veut-on, dans votre monde nouveau ? Plus je cause avec vous, moins je le comprends.

L'INTERNÉ

Nous sommes un monde de survivants. Nous voulons vivre vite, sans réfléchir. Agir, croire, gagner, tuer s'il le faut, jouir et disparaître.

LE VIEILLARD

Les hommes comme moi, les rêveurs, les tour-

mentés, les poètes n'ont plus de place dans un monde pareil. Nous serons mis avec les machines détraquées et les objets hors d'usage... au rancart.

L'INTERNÉ, *sans méchanceté.*

Oui... Dans une vitrine... La vitrine des idéaux surannés. Quand nous aurons mangé à notre faim, nous viendrons vous regarder, de temps en temps.

LE VIEILLARD

Sans amour?

L'INTERNÉ

Avec curiosité, comme des choses du passé.

LE VIEILLARD, *soupirant.*

Que ne suis-je mort, il y a trois ans!

L'INTERNÉ, *bas.*

Vous l'êtes.

Ils passent. Jacques et Charlier paraissent sur le perron de la villa.

JACQUES

Pourquoi désire-t-il me parler?

CHARLIER, *vivement.*

Le plaisir de faire votre connaissance, tout simplement.

JACQUES

Vous ne voulez pas voir mes toiles?

CHARLIER

Mais si, demain, par exemple.

JACQUES

C'est cela, vous prendrez le thé avec nous.

CHARLIER

Entendu. (*Le Monsieur en gris vient au devant d'eux. Salut. Charlier présente :*) Le lieutenant Boccardet.

LE MONSIEUR EN GRIS, *cordial.*

Monsieur, enchanté de vous serrer la main et de pouvoir vous remercier.

JACQUES

Il n'y a pas de quoi, Monsieur ; je n'ai pas eu beaucoup de chance, avec le professeur Hirtz.

LE MONSIEUR EN GRIS

Vous en aurez davantage, une prochaine fois. Nous avons quand même apprécié votre zèle et votre désintéressement.

JACQUES, *flatté.*

Vous êtes trop aimable.

LE MONSIEUR EN GRIS

Nous sommes heureux qu'une personne honorable, un homme de valeur, comme vous, consente à nous aider.

JACQUES, *mentant avec aisance.*

C'est tout naturel... Quand on a le privilège de vivre en Suisse pendant la guerre, il me semble que c'est un devoir.

LE MONSIEUR EN GRIS

Eh ! tous les Français qui sont dans votre cas ne le comprennent pas ainsi. N'est-ce pas, Charlier ?

CHARLIER

Non, certainement.

LE MONSIEUR EN GRIS

Monsieur, j'espère que vous me ferez l'amitié de dîner avec nous.

JACQUES, *hésitant.*

C'est que...

LE MONSIEUR EN GRIS

Un petit dîner tout simple, entre bons Français.

JACQUES

Si je n'avais pas séance de pose dans la soirée...

LE MONSIEUR EN GRIS, *très expansif.*

Allons, vous n'allez pas refuser ! Je repars demain. Je serais désolé de ne pas faire plus ample connaissance avec vous. (*Bouffonnant.*) Et, vous savez, il y a du beurre à notre hôtel !

JACQUES

Vraiment ?

LE MONSIEUR EN GRIS

N'est-ce pas, Charlier ?

CHARLIER

Oui, beurre et fromage à volonté.

JACQUES

Vous avez de la chance, voilà deux mois que je n'en ai goûté !

LE MONSIEUR EN GRIS

Je vous promets que vous vous rattraperez ce soir. (*Lui posant la main sur l'épaule.*) Nous ne vous lâchons pas ! Vous êtes notre prisonnier ! Ah ! Ah ! Ah !... N'est-ce pas, Charlier ?

CHARLIER

Oui, vous ne nous échapperez pas.

JACQUES, *souriant, épanoui.*

Ma foi, vous êtes trop gentils, tous les deux... Je crois que je vais me laisser faire.

LE MONSIEUR EN GRIS

A la bonne heure !

JACQUES

Je remettrai ma séance.

LE MONSIEUR EN GRIS

Parbleu, vous téléphonerez de l'hôtel... (*On entend au loin la cloche d'un hôtel annonçant le dîner. Il*

tire sa montre.) Sept heures... Allons nous mettre à table.

JACQUES

Vous me permettez de prévenir ma femme ?

LE MONSIEUR EN GRIS

Faites donc. (*Jacques rentre vivement dans la villa. Un silence. A Charlier*). Du nerf, sacrebleu. On dirait que c'est vous qu'on va fusiller.

CHARLIER

Ça ira mieux quand j'aurai bu.

LE MONSIEUR EN GRIS

Attention. Trois verres de vin. Pas une goutte de plus.

CHARLIER

Et lui ?

LE MONSIEUR EN GRIS

Je m'en charge.

Une autre cloche sonne dans un autre hôtel. Jacques et Thérèse paraissent sur le perron. Il a pris son chapeau et sa canne.

CHARLIER, *saluant et allant à Thérèse.*

Bonsoir, chère Madame.

THÉRÈSE

Bonsoir, monsieur Charlier.

JACQUES, *au Monsieur en gris.*

Je vous présente ma femme.

LE MONSIEUR EN GRIS, *saluant largement.*

Madame, nous avons, Charlier et moi, mille excuses à vous faire. Nous enlevons votre mari.

CHARLIER, *mécaniquement.*

Oui, c'est un véritable enlèvement.

THÉRÈSE

Ne vous excusez pas ; mon mari est trop content de se laisser faire.

JACQUES, *sincèrement content.*

C'est vraiment gentil de leur part et, tu sais, le lieutenant ne passe que quelques heures à Montreux.

THÉRÈSE

Vraiment ?

LE MONSIEUR EN GRIS

Hélas ! oui, Madame. Sans cela, croyez bien que j'aurais sollicité l'honneur de venir vous présenter mes devoirs. (*Resaluant.*) Madame, encore une fois, toutes nos excuses.

THÉRÈSE, *s'inclinant.*

Pas du tout, Monsieur. (*A Jacques.*) Prends ton pardessus, mon chéri.

JACQUES

Tu crois ?

THÉRÈSE

Mais oui, pour revenir, ce soir. (*Il entre en courant dans la villa.*) Vous avez mauvaise mine, monsieur Charlier.

CHARLIER, *se raidissant.*

Je ne me sens pas bien, ici. Quand on est habitué aux altitudes, on étouffe dans la plaine. Il ne faudrait jamais descendre. (*Jacques reparaît, son pardessus sur le bras. Charlier balbutie :*) Au revoir, Madame... et pardon de... pardon...

Elle lui tend la main. Il la serre et s'arrache avec une violence automatique.

JACQUES, *embrassant rapidement sa femme dans les cheveux.*

Bonsoir, ma chérie.

THÉRÈSE, *le retenant.*

Attends !

JACQUES

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

THÉRÈSE

Ta cravate.

Elle arrange sa cravate.

JACQUES

Fais vite. Le lieutenant m'attend.

THÉRÈSE

Va, mon chéri. Amuse-toi bien. Et ne rentre pas trop tard !

JACQUES

Non, non ! Vers neuf heures, neuf heures et demie. (*Il rejoint vivement Charlier et le Monsieur en gris, qui l'attendent à l'entrée du jardin. Jacques s'arrête soudain et fait un pas vers sa femme. Les espions se regardent avec inquiétude. Mais Jacques dit seulement, en riant :*) Tu sais, ils ont encore du beurre dans leur hôtel !

THÉRÈSE, *même jeu.*

Quelle chance !

JACQUES, *l'embrassant une dernière fois.*

Je t'en rapporterai un petit morceau !

Elle rit. Les trois hommes sortent ensemble. Sur la promenade, le Monsieur en gris pose la main sur l'épaule de Jacques. Ils disparaissent à gauche, en causant gaiement. Thérèse les regarde partir.

THÉRÈSE, *agitant sa main.*

Ne reviens pas trop tard !... Pas trop tard...

La cloche d'un hôtel sonne au loin.

RIDEAU

6012-11-26. — TOURS, IMP. ARRAULT ET Cie

Date Due

LAKE ERIE COLLEGE - LINCOLN LIBRARY
3 0356 1001 9937 1
842.
L54
A1
V5

23813

rmand

e complet

1941